PR[A-]

Cahiers Ferdinand de Saussure

publiés par la
Société Genevoise de
Linguistique

14

1956

Librairie E. Droz
GENÈVE

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Semestre d'hiver : octobre-mars
Semestre d'été : avril-juillet

SCIENCES avec Ecole de pharmacie

LETTRES avec Séminaire de français moderne
Ecole pratique de langue française

SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
avec Institut de hautes études commerciales
Institut de transp. et d'administr. maritimes

DROIT

MÉDECINE avec Institut de médecine dentaire
Institut de biologie et de chimie médicales
Institut d'éducation physique et de sport

THÉOLOGIE PROTESTANTE

ARCHITECTURE

SCIENCES DE L'ÉDUCATION

HAUTES ÉTUDES INTERNATIONALES

ÉCOLE D'INTERPRÈTES

Programmes et renseignements au secrétariat

Cahiers Ferdinand de Saussure

publiés par la
Société Genevoise de
Linguistique

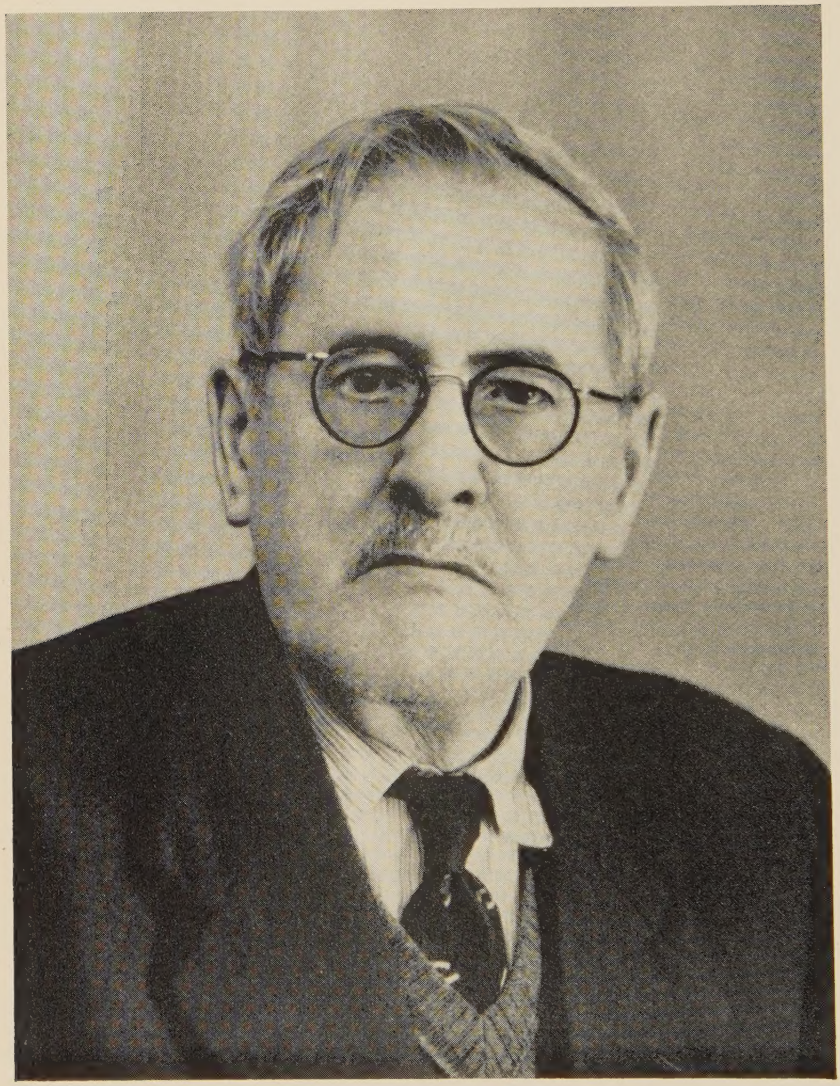
14

1956

Librairie E. Droz
GENÈVE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/cahiers-ferdinand-de-saussure_1956_14



CE CAHIER EST UN HOMMAGE DE LA SOCIÉTÉ GENEVOISE DE LINGUISTIQUE A LA MÉMOIRE DE

SERGE KARCEVSKI

ORGANISATEUR DE LA PREMIÈRE RÉUNION DE LINGUISTES GENEVOIS (4 MAI 1940) ET MEMBRE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DONT IL FUT LE VICE-PRÉSIDENT DE 1941 A 1950

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Après une vie d'étude et d'action, liée aux vicissitudes de la politique de son pays, souvent dramatique, toute remplie par l'amour de sa langue maternelle et de la littérature russe, Serge Karcevski est décédé à Genève, le 7 novembre 1955.

Il naquit à Tobolsk, en Sibérie, le 28 août 1884 ; ayant obtenu, en 1903, le diplôme d'instituteur, S. Karcevski enseigna pendant deux ans à l'Ecole primaire de Nakhratchi (gouvernement de Tobolsk), et dirigea ensuite la Bibliothèque municipale de Nijni-Novgorod (Gorki), dont il publia le catalogue systématique. Membre du parti social-démocrate, le jeune révolutionnaire parcourut la Russie jusqu'au Caucase et collabora à divers journaux. Arrêté à Moscou, en 1906, pour son activité politique, il passa une année en prison, réussit à s'évader et parvint à Genève, où de nombreux réfugiés politiques russes avaient trouvé asile.

Inscrit à la Faculté des Lettres, Karcevski devint l'élève de Ferdinand de Saussure, de Bernard Bouvier, de Charles Bally et d'Albert Sechehaye, qui reconnurent d'emblée ses dons et l'orientèrent vers la linguistique. Dans cette première période genevoise de sa vie, la littérature l'attirait autant que la science. Lauréat d'un concours ouvert à Saint-Pétersbourg pour une nouvelle, le jeune écrivain fut invité par Maxime Gorki à collaborer à sa revue *Znanié* ; Karcevski entretint, à cette époque, une correspondance avec Romain Rolland sur Tolstoï auquel il avait consacré une série de conférences à l'Institut J.-J. Rousseau. Devenu licencié ès Lettres en 1914, S. Karcevski retourna à Moscou après la chute du tsarisme, en mars 1917, et se consacra définitivement à la linguistique, exposant à l'Académie des Sciences les théories de son maître Saussure, qu'il appliqua à l'étude de la langue russe. Pendant deux ans, Karcevski fut chargé d'un cours de linguistique

russe à l'Université de Iékatérinoslav (Dniépropétrovsk), tout en enseignant le français et l'anglais ainsi que la littérature russe à l'Institut d'études pédagogiques supérieures dont il devint directeur-adjoint.

Nommé lecteur de langue russe à l'Université de Strasbourg, en 1920, Karcevski continua, en partie sous la direction d'Antoine Meillet, ses études de linguistique et mit au point le manuscrit du *Système du verbe russe*. Deux ans plus tard, ce fut l'appel à Prague, où il enseigna au Lycée russe et donna un cours de littérature à l'Institut pédagogique russe. Il fonda, en 1923, et dirigea *L'Ecole russe à l'étranger*, journal qui parut pendant six ans et fut très apprécié dans les écoles russes de l'étranger.

Un des promoteurs de l'école phonologiste, Karcevski joua un rôle de premier plan dans le Cercle linguistique de Prague et participa activement aux travaux de plusieurs congrès internationaux ou slaves. En 1926, les Editions d'Etat à Moscou publièrent son *Répétitoire de langue russe*, un modèle du genre, qui rencontra le plus grand succès dans les milieux pédagogiques de l'Union soviétique.

C'est à Genève, où était née sa vocation, que Karcevski vint présenter, en 1927, son *Système du verbe russe* comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres. Cet ouvrage, commencé lorsqu'il était encore étudiant, consacra la réputation scientifique de Karcevski et l'attacha définitivement à l'Université qui l'avait accueilli vingt ans auparavant. Privat-docent de 1927 à 1928, il se vit confier la chaire de langue et de littérature russes qu'il illustra pendant un quart de siècle, en qualité de chargé de cours jusqu'en 1946, puis comme professeur extraordinaire jusqu'en 1954, année où la maladie, qui l'avait déjà atteint, l'obligea à interrompre son enseignement. Depuis 1941, l'Ecole d'interprètes, qui venait d'être créée, chargea Karcevski de l'enseignement pratique de la langue russe, qui complétait d'une manière fort heureuse celui qu'il donnait à la Faculté. Poursuivant ses activités scientifiques avec la rigueur de la méthode saussurienne, Karcevski fut un des promoteurs et, par la suite, vice-président de la Société genevoise de linguistique, fondée en 1940 avec son organe les *Cahiers Ferdinand de Saussure*.

Ceux qui ont eu le privilège de suivre l'enseignement du professeur Karcevski pendant les dix années qui ont précédé la guerre

mondiale et durant le terrible conflit n'oublieront jamais la forme raffinée, l'élévation de pensée, la richesse de sentiments et d'émotion de ses cours sur les grands romanciers et poètes russes dont Karcevski savait parler avec une sensibilité littéraire, une finesse dans l'analyse et un sens de la beauté, qui représentaient si bien le double aspect de sa nature de savant et d'artiste.

Faire connaître et aimer la littérature russe et les autres littératures slaves, telle fut la tâche sacrée de sa vie. Dans ses cours, dans ses publications — que ce soit la belle Anthologie russe des XIX^e^ et XX^e^ siècles ou les préfaces à des éditions d'auteurs russes, publiées en français entre 1944 et 1948 —, dans ses nombreuses conférences publiques et dans les réunions du Foyer puis Centre d'études slaves, qu'il fonda et dirigea de 1929 à 1935, Serge Karcevski a toujours su faire aimer et admirer ce qu'il aimait et ce qu'il admirait lui-même. C'est là précisément ce qui rendait sa personnalité si attachante. Il émanait de lui un rayonnement, un charme auquel on ne pouvait demeurer insensible. Une générosité et une bonté naturelles, une absence de vanité, de tout désir de paraître, une candeur et, à la fin — où l'homme se révèle — une dignité souriante, telles furent les qualités essentielles de Serge Karcevski.

Université de Genève S. Stelling-Michaud

Professeur à la Faculté des Lettres,
Administrateur de l'Ecole d'interprètes.

SERGE KARCEVSKI

(August 28, 1884 — November 7, 1955)

The Linguistic Circle of Prague was founded in 1926, and when, two years later, its founders grew into a tightly knit team, they worked on the preparation of the first two volumes of the *Travaux du Cercle*, both dedicated to the first international congress of Slavic philologists, invited to Prague in 1929. Each of the collaborators was expected to make a novel contribution to some of the crucial problems of linguistic theory. Serge Karcevski, one of the first promoters of the Circle, teemed with new ideas but failed to meet the last deadline for the presentation of his paper, and I can still see him frenziedly improvising his essay in a snug little Prague café. The succinct product of this swift endeavor was perhaps one of the most illuminating of his theoretic papers. Far from being sketchy, it was a ripe fragment of that fundamental book of synthesis, fostered in his mind but never achieved.

In point of fact, each of Karcevski's publications was conceived by him only as a kind of preview to this ultimate performance —the Book in which he believed to the last days of his life. Everything that he wrote had been fully weened in his mind, and his chiseled formulations, either in Russian or, even more in French, reveal a most enlightening resolution of the problems tackled. Even when some aspects of these questions received merely a cursory glance, the attentive reader knew that they had been not less probed in the author's mind.

In his essay published in the first volume of the *Travaux du Cercle linguistique de Prague* under the eloquent title : "Du dualisme asymétrique du signe linguistique," Karcevski deals with the oscillation of language between two poles, definable as the *general* and the *particular*, the *abstract* and the *concrete*, the *social* and the

individual, the *stable* and the *mobile*. To him, the form *(signans)* and function *(signatum)* of a verbal sign "se trouve dans un état d'équilibre instable" gravitating, the former to homonymy and the latter toward synonymy, and he claimed that it is in this very play between the two "que réside la *vie* de la langue".

There is no doubt as to who initiated the author into the puzzles of linguistic antinomies. Born in the Siberian city of Tobolsk, the young Serge Karcevski emigrated in 1907 to Geneva where he studied linguistics under Ferdinand de Saussure, Charles Bally and Albert Sechehaye. He was torn by two rival talents, creative-writing and scholarship, and his first stories printed in Russian periodicals were a success and elicited the approbation of Maxim Gorky. The fascination of Saussure and his school, however, won him over completely to linguistics, but throughout his life his approach to language, and the style in which he wrote about it, carried an artist's stamp. Karcevski became an apostle of the Saussurian school. He was the first who in 1917-1919, during his shortlived return to Russia, fired the young generation of Moscow linguists with the *Cours de linguistique générale* and applied its precepts to the study of contemporary Russian.

Saussure's lectures, Bally's and Sechehaye's training, the subsequent discussions in the Moscow Dialectological Commission of the Russian Academy of Sciences with the progeny of Fortunatov's school [1], and especially a longer collaboration with the master of Russian syntax, A. Peškovskij, then the guidance of Antoine Meillet during the young scholar's lectureship in Strasbourg (1920-1922) and in the late twenties, when teaching in Prague, his ever closer contact with the rising Prague Circle, in particular with its Russian linguists—all this influenced the research of Karcevski until 1927 when he received his doctorate from the University of Geneva and taught there until 1954, first as privat-docent and finally as professor.

Whatever new stimuli Karcevski may not have encountered after his Geneva studies, the fundamentals of his life work never changed. He sought an ever more precise and explicit presentation

[1] Cf. his polemic article, "O formal'no-grammatičeskom napravlenii" (1925).

of "idées générales sur le langage, tel qu'il est vu à travers notre langue maternelle" and like his first and greatest teacher, he was never satisfied to stop at the stage attained so that a life-long meditated key-work on general linguistics was never set down—neither by master nor by disciple. Karcevski left, however, precious preliminaries to this *summa linguistica:* a few articles aimed directly at questions of general linguistics and a higher number of longer studies describing Russian primarily, but with consistent reference to linguistic theory; two books are particularly important: *Système du verbe russe* (Prague, 1927) and *The outline of the Russian language* (Moscow, 1928), characterized by the author as "an elementary introduction to the science of language, based uniquely on the mother tongue".

Nurtured on Saussure's ideas of synchronic linguistics, Karcevski rigorously circumscribed his scope of observation to his native tongue: contemporary, urban Russian. Material from other languages is only incidental in his studies, and even his book reviews deal almost uniquely with investigations of modern Russian. "In my work I am a man of one love—he used to say—and this love is the Russian language". Any scission between the linguistic explorer and the native informant was profoundly alien to this scholar. The negative side of such a self-imposed limitation was the excessive influence of the Russian language pattern on Karcevski's approach to some problems of general linguistics. But for the language under observation, this ascetic limitation guaranteed the highest accuracy and thoroughness of analysis. Karcevski was the first linguist of the Saussurian trend to attempt a systematic description of such a typically "grammatical" language as Russian; the earlier research of this school was concentrated on the more "lexicological", occidental languages.[2] This circumstance necessitated the search for new analytic and descriptive devices, and modern linguistics owes Karcevski more than one illuminating find.

His gradual dissolution of Russian speech from its amplest to its minutest constituents enabled him to outline several cardinal processes and to discern their semantic values. His grasp of

[2] Cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale,* Ch. VI, § 3.

intonations in their relation to syntactic structure, and to the various roles of the utterance within the dialogue, surpasses the limits of Russian philology and has influenced the theory and concrete study of intonations in international science.[3] Linguistics will respond to his appeal to pursue the pivotal inquiry into the structure of the dialogue as the primary form of discourse.

None of the experts in syntax would ever by-pass Karcevski's classification of elementary combinations (Saussure's *syntagmes*). Meillet was right in considering Karcevski's analysis of Russian verbal categories as a remarkable performance[4] and, as V. Vinogradov points out, it is this work on the system of the Russian verb that gave such an impetus to investigations of verbal derivation.[5] His remarks on Russian nominal derivation are no less stimulating.[6] The late scholar actively participated in the initiatory Prague discussions on the phonemic level of language and was particularly concerned with the relation between the phonemic and graphic pattern.[7] The experienced teacher competed in Karcevski with the inquisitive analyst, and several noteworthy Russian essays were devoted by him to pedagogical questions of his mother tongue and of language in general.

The theory of linguistic antinomies was due to Saussure's doctrine; Karcevski's thought, however, displays a significant shift in emphasis. Strikingly enough, in epigraphs to his studies he draws upon the synthesizing spirit of German classical tradition. He is much less concerned with opposites in themselves than—as he echoes Goethe—"das geistige Band". He goes back to Kant in his reaffirmation that "Begriffe ohne Anschauungen sind leer, Anschauungen ohne Begriffe sind blind". Nothing was more innate to Karcevski's spirit than asymmetrical dualism, the unceasing dramatic conflict of opposites. It is exactly like him to say:

[3] See particularly his papers "Sur la phonologie de la phrase" (1931) and "Phrase et proposition" (1937).

[4] *BSLP*, XXVIII (1928), p. 44.

[5] V. Vinogradov, *Izučenie russkogo literaturnogo jazyka za poslednee desjatiletie v SSSR*, Akademija Nauk SSSR (Moscow, 1955), p. 19; see Karcevskij's *Système du verbe russe* (1927), and "Remarques sur la psychologie des aspects en russe" (1939).

[6] "De la structure du substantif russe" (1932).

[7] Cf. his articles "Remarques sur la phonologie du russe" (1943) and "Sur la rationalisation de l'orthographe russe" (1937).

"Or ce qu'il y a de véritablement nouveau, c'est leur rapport, leur croisement, et non les coordonnées elles-mêmes".

Determined to cope with static linguistics preached by his teacher, he focuses upon the verb as the most dynamic among the parts of speech and, moreover, upon the most dynamic factor in the life of language, namely the *productivity* of grammatical categories.[8] Of all morphological processes, the least predictable, that of derivation, enthralls him. In the description of the present stage of Russian, neology and other innovations repeatedly draw his attention.[9] The intersection of morphology and syntax prompts him to the captivating problem of the common semantic value of preverbs and corresponding prepositions, and it is the interplay of two rival aspects of language, the cognitive and emotive, that inspires his ingenious insight into interjections and especially into the curious link between them and conjunctions.[10]

One may repeat about Karcevski what he himself said when analyzing the Russian perfective present : "Pour lui, le passé et l'avenir se rejoignent facilement".[11] And thus, when returning to his work, which at present belongs to the past, "on empiète sur l'avenir".

Harvard University Roman Jakobson.

[8] Cf. particularly his study "Autour d'un problème de morphologie" (1932).

[9] Cf., for instance, his *Jazyk, vojna i revoljucija* (1923).

[10] Cf. his "Introduction à l'étude de l'interjection" (1941).

[11] *Mélanges Bally*, p. 248.

PUBLICATIONS DE S. KARCEVSKI SUR LA LANGUE ET LE STYLE

Bibliographie établie par R. Jakobson

I. Ouvrages et articles

1. Russkij jazyk i revoljucija, *Obščee Delo* 8.II.1921 (Paris).
2. Xaltura, *Poslednie Novosti* 3.II.1922 (Paris).
3. Jazyk, vojna i revoljucija, *Sovremennye Zapiski* 1922 (Paris).

3a. Tirage à part, revu et augmenté (Berlin, 1923).

4. Classification naturelle des verbes russes, *Slavia* I (Prague, 1922-1923).
5. Mécanisme des aspects des verbes russes, *Slavia* I (Prague, 1922-1923).
6. Novaja orfografija, *Russkaja Škola za Rubežom*, No. 1 (Prague, 1923).
7. Rodnoj jazyk i škola, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 5-6 (1923).
8. Rodnoj jazyk v škole pervoj stupeni, *Bjulleten' Pedagogičeskogo Bjuro po delam srednej i nizšej russkoj školy zagranicej*, No. 6 (Prague, 1924).
9. O formal'no-grammatičeskom napravlenii, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 12 (1925).
10. *Russkij jazyk:* I, Grammatika (Prague, 1925).
11. *Système du verbe russe:* essai de linguistique synchronique (Prague, 1927).
12. *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka* (Moscou, 1928).
13. Tolstoj — klassičeskij pisatel', *Rus. Šk. za Rub.*, No. 29-30 (1928).

14. Slavistik in der Schweiz, *Slavische Rundschau* I (Prague, 1929).

15. Du dualisme asymétrique du signe linguistique, *TCLP* I (1929).[1]

16. [Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue. Question posée aux linguistes à l'occasion du 2e Congrès international de linguistes.] Réponse de S. Karcevski, *Actes du 2e Congrès...* (Genève, 1933), pp. 114-116.

17. L'intonation de la phrase, Communication présentée au 2e Congrès international de linguistes, *Actes du 2e Congrès...*

18. Sur la phonologie de la phrase, *TCLP*, IV (1931).

19. De la structure du substantif russe, *Charisteria G. Mathesio... oblata* (Prague, 1932).

20. Autour d'un problème de morphologie, *Annales Academiae scientiarum Fennicae* B XXVII (Helsinki, 1932).

21. Sur la nature de l'adverbe, *TCLP*, VI (1936).

22. Phrase et proposition, *Mélanges J. van Ginneken* (Paris, 1937).

23. Sur la rationalisation de l'orthographe russe, *Belićev zbornik* (Belgrade, 1937).

24. Remarques sur la psychologie des aspects en russe, *Mélanges Ch. Bally* (Genève, 1939).

25. Deux propositions dans une même phrase, *Bulletin du Cercle linguistique de Copenhague* VI (1939-1940).[2]

26. Introduction à l'étude de l'interjection, *CFS* I (Genève, 1941).

27. Remarques sur la phonologie du russe, *CFS*, III (1943).

28. *Leçons de russe* (textes avec vocabulaire). Publications de l'Ecole d'interprètes (Genève, 1947).

29. *Notes de morphologie russe.* Publications de l'Ecole d'interprètes (Genève, 1947); 2e édition, revue (1948).

30. Sur la parataxe et la syntaxe en russe, *CFS*, VII (1948).

[1] Réimprimé plus loin, p. 18.
[2] Voir plus loin, p. 36.

II. Comptes rendus

31. R. Jakobson : O češskom stixe, *Volja Rossii* II (Prague, 1923).
32. Po povodu dvux knig (V. Šklovskij : Xod konja ; Literatura i kinematograf), *ibidem.*
33. A. Peškovskij : Naš jazyk I, *Russkaja Škola za Rubežom*, No. 1 (1923).
34. Dormidontov : Russkaja grammatika ; Sintaksis russkogo jazyka, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 2-3 (1923).
35. Russkij jazyk v škole, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 5-6 (1923).
36. V. Gippius : Sintaksis sovremennogo russkogo jazyka, *ibidem.*
37. Gusev i Sidorov : Sintaksis russkogo jazyka, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 7 (1924).
38. E. Svan : Èlementarno-praktičeskaja grammatika russkogo jazyka, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 9 (1924).
39. N. Durnovo : Grammatičeskij slovar', *Rus. Šk. za Rub.*, No. 10-11 (1924).
40. Rybnikova : Izučenie rodnogo jazyka, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 13-14 (1925).
41. A. Peškovskij : Sbornik statej, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 15-16 (1925).
42. G. Vinokur : Kul'tura jazyka, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 17 (1926).
43. M. Peterson : Russkij jazyk, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 18 (1926).
44. A. Peškovskij : Naš jazyk, I-III, *Rus. Šk. za Rub.*, No. 24 (1927).
45. Ch. Bally : Le langage et la vie, *ibidem.*
46. A. Šaxmatov : Sintaksis sovremennogo russkogo jazyka, *Slavia* (1927).
47. A. Baecklund : Die univerbierenden Verkürzungen der heutigen russischen Sprache, *CFS* I (1941).
48. A. Mazon : Grammaire de la langue russe, *CFS* III (1943).
49. E. Pauliny : Štruktura slovenského slovesa, *ibidem.*

TEXTES DE SERGE KARCEVSKI

Des trois textes que nous publions ci-après, le premier est celui de l'article rédigé pour le volume I des Travaux du Cercle linguistique de Prague *(1929). Nous remercions M. L. Matouš, professeur à l'Université de Prague, de nous avoir procuré l'autorisation de reproduire cet article et M. B. Trnka de nous l'avoir accordée au nom du Cercle de Prague.*

Les deux autres, inédits, proviennent des manuscrits laissés par notre regretté collègue. Nous avons pris sur nous de les publier bien que l'auteur n'ait pas pu y mettre la dernière main.

Le manuscrit de L'idée du procès dans la langue russe *porte la date du 6 mai 1937. Le verbe russe y est étudié d'un point de vue nouveau par rapport aux chapitres III et V du* Système du verbe russe, *publié dix ans auparavant. Les chiffres romains ou les lettres qui accompagnent certains des verbes cités correspondent à la classification donnée au chapitre II de ce même ouvrage.*

Deux propositions dans une même phrase *est le titre de la communication présentée par Karcevski à la première réunion des linguistes genevois, le 4 mai 1940. Ce sujet l'a beaucoup occupé à l'époque. Il en parla notamment au Cercle linguistique de Copenhague, dont le* Bulletin *(vol. VI, 1939-1940, pp. 6-8) contient un résumé de son exposé, et il se proposait d'y consacrer une monographie (voir CFS 1 [1941] p. 9). Des quatre rédactions retrouvées dans ses papiers, nous publions la plus récente, datée du 1er juillet 1940. Malgré son état d'inachèvement, elle donne, des idées de Karcevski sur la syntaxe russe, un exposé plus riche et plus détaillé que le résumé du Bulletin de Copenhague ; aux lecteurs des* Cahiers, *elle rappellera en outre les origines de notre Société genevoise, née d'une initiative dont tout le mérite revient à Serge Karcevski.*

Le comité.

DU DUALISME ASYMÉTRIQUE DU SIGNE LINGUISTIQUE

Le signe et la signification ne se recouvrent pas entièrement, leurs limites ne coïncident pas dans tous les points : un même signe a plusieurs fonctions, une même signification s'exprime par plusieurs signes. Tout signe est virtuellement « homonyme » et « synonyme », à la fois, c'est-à-dire qu'il est constitué par le croisement de ces deux séries de faits pensés.

En tant que mécanisme sémiologique, une langue se meut entre deux pôles qu'on peut caractériser comme le *général* et l'*individuel*, l'*abstrait* et le *concret*.

D'une part, la langue doit fournir un moyen de communication entre tous les membres de la communauté linguistique ; mais elle doit, d'autre part, servir également à l'expression de soi-même à chacun des individus de cette collectivité, et si « socialisées » que soient les formes de notre vie psychique, l'individuel ne peut pas être ramené au social. — Les valeurs sémiologiques d'une langue auront nécessairement un caractère virtuel et par conséquent général afin que la langue demeure au-dessus des états d'humeur de l'individu et au-dessus des individus eux-mêmes. Ces signes virtuels doivent cependant s'appliquer à la réalité concrète toujours nouvelle.

Si les signes étaient immobiles et n'avaient chacun qu'une seule fonction, la langue deviendrait un simple répertoire d'étiquettes. Mais il est également impossible de concevoir une langue dont les signes seraient mobiles au point de ne rien signifier en dehors de situations concrètes. — Il s'ensuit que la nature d'un signe linguistique doit être stable et mobile, tout à la fois. Appelé à s'adapter à une situation concrète, il ne peut se modifier que

partiellement, il faut que par l'immobilité de l'autre partie, le signe reste identique à soi-même.

Que devant une situation concrète, notre attention se porte de préférence sur le nouveau, l'inconnu ou sur l'ancien, le connu, la présence simultanée de ces deux éléments est indispensable pour tout acte de compréhension (ou de reconnaissance). Le nouveau est incorporé dans les cadres anciens, il est reconnu comme un genre nouveau d'une espèce ancienne. Mais c'est toujours un genre et non un individu. Reconnaître ou comprendre un fait signifie l'incorporer dans l'ensemble de nos connaissances, établir les coordonnées au croisement desquelles il peut être retrouvé. Or ce qu'il y a là de véritablement nouveau, c'est leur rapport, leur croisement et non les coordonnées elles-mêmes. — Il va de soi qu'un acte de connaissance ne peut atteindre l'« individuel » proprement dit. Le réel est infini, nous ne faisons, à propos de chaque situation, qu'en retenir certains éléments en rejetant tout le reste comme quantité négligeable au point de vue de nos intérêts. Nous aboutissons par là à un concept, produit schématique d'une intégration, appelé dès sa naissance à servir de type général.

Le signe linguistique, dans sa structure intérieure, correspond à un croisement de coordonnées de divers degrés de généralisation, suivant le plan sémiologique dont il relève.[1] Ce qu'il y a de véritablement nouveau, p. ex. dans un mot qui vient d'être créé, c'est le croisement de coordonnées et non les coordonnées elles-mêmes. Il n'en saurait point être autrement, car dès son apparition tout mot désigne un genre et non un individu. Si nous assistons à un déplacement de la frontière entre le sème et le morphème à l'intérieur d'un mot, ce qui arrive souvent dans l'étymologie enfantine, p. ex. *Mama*gei, *папонт*, etc., ce phénomène n'est possible que grâce à l'existence dans la langue de mots comme *Papa*gei et *мамонт* qui se trouvent eux aussi affectés par le déplacement des coordonnées. Au moment même de son « invention » une coordonnée est nécessairement générale et non individuelle, créée *ad hoc* pour un fait unique. On pourrait prétendre

[1] Sur les plans sémiologiques de la langue, v. l'Introduction à notre *Système du verbe russe*, Prague, 1927.

qu'il est impossible de créer un mot unique, et qu'on ne peut créer que deux mots à la fois, au moins.

Le général et l'individuel, dans tout système sémiologique, sont donnés non comme des entités, mais en tant que rapports de deux coordonnées ou de deux séries de valeurs sémiologiques, l'une servant à différencier l'autre. — On ne saurait assez insister sur le caractère différentiel du signe linguistique. Dans l'introduction à notre *Système du verbe russe*, nous disions ceci : « Il est devenu lieu commun d'affirmer que les valeurs linguistiques n'existent qu'en vertu de leur opposition entre elles. Sous cette forme, cette idée conduit à une absurdité : un arbre est un arbre parce qu'il n'est ni maison, ni cheval, ni rivière... L'opposition pure et simple conduit nécessairement à un chaos et ne peut servir de base à un *système*. La vraie différenciation suppose une ressemblance et une différence simultanées. Les faits pensés forment des séries fondées sur un élément commun et ne s'opposent qu'à l'intérieur de ces séries... C'est ainsi que devient possible et se justifie l'homophonie, quand deux valeurs appartenant à deux séries *différentes*... se trouvent avoir un même signe phonique. »

Il est absurde de se demander p. ex. quelle est, en russe, la valeur de l'*a* en tant que morphème. Il faut tout d'abord établir les séries de valeurs communes à l'intérieur desquelles apparaît cet *a*. Ainsi p. ex. стол, стол*а*, столу..., паруc*а*, парусов..., жен*а* жены..., etc. C'est alors seulement que nous pourrons comprendre quelle valeur de différenciation, et dans quelle série, est introduite par ce morphème.

Si un même signe phonique, dans des séries différentes, peut, comme nous venons de le voir, servir à traduire des valeurs différentes, l'inverse est également possible : une même valeur, à l'intérieur de séries différentes, peut être représentée par des signes différents, ainsi le nom. pl. стол*ы*, паруc*а*, крестьян*е*, etc. L'homophonie est un phénomène général, l'homonymie n'en est qu'un cas particulier se manifestant dans les plans conceptuels de la langue ; le phénomène opposé [2] se manifeste dans les plans conceptuels comme synonymie. Or ce ne sont là que deux faces d'un même principe général et qui pourrait, très inexactement

[2] « Polyvocité » ou hétérophonie.

d'ailleurs, être formulé de la façon suivante : tout signe linguistique est virtuellement homonyme et synonyme, à la fois. Autrement dit, il appartient simultanément à une série de valeurs transposées du même signe et à une série de valeurs analogues mais exprimées par des signes différents. Ce n'est là qu'une conséquence logique se déduisant du caractère différentiel du signe, et un signe linguistique doit nécessairement être différentiel, autrement il ne se distinguerait en rien d'un signal.

L'homonymie et la synonymie, dans le sens que nous leur donnions ici [3], fournissent deux coordonnées corrélatives, les plus importantes parce que les plus mobiles et souples et le mieux capables d'atteindre la réalité concrète.

Une série homonymique est d'essence plutôt psychologique et repose sur des associations. La seconde est plutôt de caractère logique car ses membres sont pensés comme variétés différentes d'une même classe de faits. Cependant le nombre de ses membres n'est pas défini, la série reste toujours ouverte : elle peut même demeurer virtuelle, mais la possibilité de faire rentrer la signification donnée dans une classe subsiste nécessairement. C'est cette idée de classe qui, en contact avec la situation concrète, devient un centre de rayonnement de valeurs analogues.

Une série homonymique reste elle aussi ouverte, dans ce sens qu'il est impossible de prévoir où le signe donné peut être entraîné par le jeu des associations. Cependant, à chaque moment concret, nous nous trouvons en présence de deux chaînons seulement se rapportant l'un à l'autre comme signe transposé au signe « adéquat », et maintenu en contact par un « tertium comparationis ». Le centre de rayonnement des homonymes, c'est l'ensemble de représentations associées à la valeur du signe, ces éléments variant d'une situation à l'autre, et c'est la situation concrète qui fournit le tertium comparationis.

Dans un signe « complet » (tel un mot comparé à un morphème), il y a deux centres opposés de fonctions sémiologiques, l'un groupe autour de lui les valeurs formelles, l'autre les valeurs sémantiques.

[3] Nous réservons ici le terme d'homonymes aux signes transposés ; là où la valeur transposée n'est plus sentie, il serait plus exact de parler d'homophonie (ainsi ключ, *clef*, et ключ, *source*, sont des homophones). Mais ces deux termes ne s'appliquent, dans toute leur rigueur, qu'à des cas limités.

Les valeurs formelles d'un mot (genre, nombre, cas, aspect, temps, etc.) représentent les éléments de signification connus de tous les sujets parlants et qui sont pour ainsi dire à l'abri de toute interprétation subjective de la part des interlocuteurs ; elles sont censées demeurer identiques à elles-mêmes dans toutes les situations. La partie sémantique du mot est, par contre, une espèce de résidu résistant à toute tentative de le décomposer en éléments aussi « objectifs » que le sont les valeurs formelles. La valeur sémantique exacte d'un mot n'est suffisamment établie qu'en fonction de la situation concrète. Seule la valeur des termes scientifiques est fixée une fois pour toutes (et encore !) par leur inclusion dans des *systèmes* d'idées. Or il s'en faut de beaucoup qu'on puisse parler d'un « système » à propos de l'ensemble de nos idées qui correspond à ce qu'on pourrait désigner comme l'« idéologie de la vie quotidienne ».

Aussi chaque fois que nous appliquons un mot, en tant que valeur sémantique, à la réalité concrète, nous recouvrons par lui un ensemble de représentations plus ou moins nouveau. Autrement dit, nous transposons continuellement la valeur sémantique de notre signe. Mais nous ne nous en apercevons que lorsque l'écart entre la valeur « adéquate » (usuelle) du signe et sa valeur occasionnelle est suffisamment grand pour nous impressionner. L'identité du signe est cependant maintenue : le signe subsiste, dans le premier cas, parce que notre pensée portée à intégrer renonce à tenir compte des modifications survenues dans l'ensemble de représentations ; il a l'air de subsister dans le second cas également parce que, ayant introduit un tertium comparationis, nous avons motivé par là la valeur nouvelle de l'ancien signe.

Si concrète que soit telle transposition, elle n'atteint pas l'individuel. Dès son apparition, la nouvelle création se présente comme un signe, c'est-à-dire qu'elle est capable de signifier des situations analogues, elle est déjà générique et se trouve être incluse dans une série synonymique. Supposons que dans une conversation quelqu'un ait été surnommé рыба, On a créé par là un homonyme de рыба, *poisson* (un cas de transposition), mais en même temps on a ajouté un nouveau membre à la série synonymique : флегматик, вялый, бесчувсвенный, холодный, etc.

L'autre centre des valeurs sémiologiques du mot, à savoir le groupement des valeurs formelles, peut aussi être transposé.

Voici un exemple de transposition de la fonction grammaticale : l'impératif exprime un acte volitionnel du sujet parlant devant lequel s'éclipse le rôle de l'interlocuteur en tant qu'agent du procès, ainsi *Замолчи!* Cependant cette forme apparaît avec une nouvelle fonction dans Только посеяли, а мороз и *ударь* (tertium comparationis : acte inattendu, partant « arbitraire » de l'agent du procès) ou bien dans *Смолчи* он, всё бы обошлось (ter. comp. : acte imposé à l'agent du procès) ; enfin, l'impératif trouve des homophones dans Того и *гляди* et То и *знай,* etc. La forme impérative possède naturellement des synonymes, p. ex. Замолчать ! Молчание ! Тес !.. etc. [4]

Dans ces traits essentiels, la transposition grammaticale est analogue à la transposition sémantique. Les deux s'effectuent en fonction de la réalité concrète. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici sur ce qui les distingue. Notons cependant une différence essentielle entre les deux. Les valeurs formelles sont naturellement plus générales que les valeurs sémantiques et doivent servir de types encadrant chacun un nombre quasiment illimité de significations sémantiques. C'est pourquoi les valeurs grammaticales sont plus stables, leurs transpositions moins fréquentes et plus « régulières ». Les déplacements d'un signe grammatical soit sur la ligne homonymique soit sur la ligne synonymique peuvent jusqu'à une certaine mesure être, sinon prévus, tout au moins enregistrés. Il est impossible de prévoir où pourra être entraîné un signe par suite de ses déplacements sémantiques. Cependant, dans le domaine de la grammaire, les subdivisions vont toujours par deux, et les deux valeurs corrélatives s'opposent comme contraires [5]. Nous savons d'ailleurs, qu'en fonction de certaines situations concrètes, des valeurs aussi différentes que les aspects perfectif et imperfectif peuvent cesser de s'opposer [6]. Il faudrait donc que dans la « syntaxe » on étudiât, non seulement les déplacements homonymiques et synonymiques de chaque forme (ce

[4] Rappelons les synonymes des phrases ci-dessus citées : Только посеяли, вдруг ударил мороз et Если бы смолчал он, всё бы обошлось.

[5] *Système du verbe russe,* pp. 22, 23 et *passim.*

[6] Ib., pp. 118—119.

qui serait d'ailleurs l'unique moyen de comprendre en quoi consiste la fonction propre de chaque forme), mais qu'on essayât de déterminer dans quelle situation concrète et en fonction de quelles notions la valeur du signe aboutit à son contraire.

On pourrait recourir au schéma suivant pour illustrer le caractère asymétrique du signe

Le signifiant (phonique) et le signifié (fonction) glissent continuellement sur la « pente de la réalité ». Chacun « déborde » les cadres assignés à lui par son partenaire : le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que sa fonction propre, le signifié cherche à s'exprimer par d'autres moyens que son signe. Ils sont asymétriques; accouplés, ils se trouvent dans un état d'équilibre instable. C'est grâce à ce dualisme asymétrique de la structure de ses signes qu'un système linguistique peut évoluer : la position « adéquate » du signe se déplaçant continuellement par suite d'adaptation aux exigences de la situation concrète.

(TCLP I [1929] p. 89-93).

L'IDÉE DU PROCÈS DANS LA LANGUE RUSSE

Begriffe ohne Anschauungen sind leer, Anschauungen ohne Begriffe sind blind.

KANT.

1.

Les substantifs correspondent aux représentations des choses. Les verbes, à celles des *procès* (A. Meillet). Les deux sont corrélatifs. Prise isolément, l'idée du procès renferme une contradiction, car elle réunit le changement et l'identité en une unité. Dans sa structure, la proposition résoud cette difficulté : le substantif sujet est chargé de représenter ce point fixe qui reste identique à lui-même malgré le procès dans lequel il est impliqué, tandis que le verbe prédicat traduit l'idée du changement.

L'idée de la « chose » repose sur la notion de l'identité. Les choses comportent une expression numérique : une table, deux tables, plusieurs tables sont toujours des tables. La coexistence de plusieurs choses est une juxtaposition, notion spatiale. Les procès se placent dans le temps, ne comportent point d'expression numérique. La coexistence de plusieurs procès est leur simultanéité, à l'opposé de laquelle se trouve la succession, c'est-à-dire l'évincement et le remplacement d'un procès par un autre. La « succession » des choses est impensable.

Nous allons tout d'abord examiner le comportement des procès au milieu des choses, pour étudier ensuite leur comportement dans le temps.

Représentons-nous tout procès comme une tension entre deux pôles auxquels correspondent deux substantifs dont le premier, le « sujet », marque le point de départ de la tension et le second, son point d'aboutissement. Le caractère du rapport entre les deux

pôles traduit le degré de l'intensité du procès. Ainsi on distinguera *grosso modo :* l'*action*, le *devenir* et l'*état*, ce dernier en tant que limite du procès.

Il est normal que tout verbe ait un « sujet ». Les propositions dites impersonnelles procèdent des propositions personnelles par l'élimination du sujet, procédé fonctionnel strictement réglementé. Par contre, *Ja ne spl'u* est une structure autonome qui ne dépend aucunement de *Mne ne spits'a*, le procédé de l'« élimination » du sujet n'existant point. Il est de même normal qu'un verbe soit accompagné d'un complément direct. Quand ce n'est pas le cas et qu'un verbe est intransitif ou bien est employé intransitivement, il faut chercher la raison de cette « anomalie ».

Action

Le procès est extérieur par rapport au sujet. Ce qui se modifie, c'est l'objet direct. Le sujet est pensé comme source d'énergie déclenchant le procès, comme sa cause. Le sujet domine l'objet, sa puissance atteint au maximum lorsque l'action du sujet aboutit à l'anéantissement de l'objet : *Oxotnik ubil medved'a*, *Ja sjel xleb.* Les traces de cette mentalité primitive se laissent discerner dans certaines formations préfixales : *izjezdit'*, *zajerdit'*, *zagovorit'*, *kogo-nibud'* etc. Dans maintes langues l'idée de la puissance s'est muée en celle de la possession susceptible d'une plus grande généralisation (cf. « On les aura ! », « Il l'a eue »). Par là même le verbe *avoir* a pris un sens tout à fait général, peut simplement désigner le rapport « actif » et à ce titre se range parmi les déterminatifs (ou « pronominaux »). En russe, cette généralisation ne s'est pas produite. Par contre, la notion du résultat y joue un rôle de premier plan. La transitivité des perfectifs y est particulièrement accentuée puisqu'ils sont les seuls à admettre la construction passive.

Le passif est une structure hybride et ambivalente. En elle l'action et l'état se rencontrent : elle représente un résultat acquis et demeurant : *Kniga byla razodrana.*

Certains verbes admettent une variété quasi infinie [d'objets], d'autres se contentent de quelques-uns, voire d'un seul et unique : *vysmorkat' nos.* Il existe enfin des syntagmes actifs figés relevant du vocabulaire :

Théoriquement parlant, tout verbe transitif peut être employé intransitivement. On ignore l'objet : *On čitajet* « il lit » (quelque chose, je ne sais pas quoi, mais cela est sans importance). *Rebënok čitajet* « l'enfant sait lire », veut dire implicitement « peut lire n'importe quoi », il s'agit là d'un objet généralisé. Il y a là une certaine violence faite à la langue, et l'intonation en tient compte. Dans le premier cas, elle a un caractère moins terminatif que p. ex. dans *On čitajet gazetu.* Dans le second cas, le ton de la phrase est plus terminatif que d'ordinaire. Les deux emplois intransitifs pourraient être distingués comme *relatif* et *absolu.* Les perfectifs n'admettent pas d'emploi intransitif absolu.

Le procédé grammatical de l'intransitivation est la forme *réfléchie.* La courbe de la tension est pensée comme un cercle, et non plus comme une ligne. Le point de départ d'une telle conception du procès est bien entendu l'action dirigée par le sujet sur soi-même. Dans *Ja mojus'*, c'est « moi-même » qui est l'objet de mon activité. Dans *Druzja obn'alis'*, le procès est pensé comme un circuit entre deux pôles, chaque sujet est l'objet de son partenaire et vice versa. Il s'agit pourtant d'un procédé généralisé, grammaticalisé, dont la meilleure définition serait, nous semble-t-il, la suivante : procès confiné dans la sphère du ou des sujets. Par contre *On sam seb'a žalejet* et *Mat' i doč obn'ali drug druga* expriment une coïncidence de l'objet avec le sujet, mais cela dans les cadres de la transivité. De plus, théoriquement parlant, n'importe quel verbe peut avoir la forme réfléchie : *Parus belejets'a* à côté de *Parus belejet.*

Deux espèces de verbes sont essentiellement intransitifs, et il faut en chercher les raisons dans leur structure. Ce sont tout d'abord les verbes désignant les bruits : *karkat'* I, *karknut'* V, *vizžat'* B, *šipet'* C, etc. Ils signifient « produire tel bruit » et le plus souvent la désignation de ce bruit peut être dégagée sous la forme d'une interjection : *Karkat'* se ramènerait à *delat'* « *karr* ». Autrement dit, ce sont-là des verbes à objet intérieur. Ils admettent pourtant parfois l'objet explicite si l'objet intérieur se laisse transformer en un objet circonstanciel : *Xlopnut' seb'a po lbu*, etc. [1]

[1] Nous laissons de côté les syntagmes *dumu dumat'*, *šutki šutit'*, voire *grom gremit.* Ils doivent être examinés dans les cadres du problème particulier des syntagmes aux termes sémantiquement identiques.

Enfin, les quelques verbes du type *belet'* II- sont intransitifs puisqu'ils désignent une qualité émanant du sujet (comp. par contre *belit'* IV) : *Parus belejet.* C'est là une transposition d'un état, *Parus bel,* dans les cadres d'une action, tandis que dans *belit'* il s'agit de la transposition analogue d'un devenir.

Déplacement ou position dans l'espace

Ce qui fait la particularité des verbes dont il va être question, c'est que, de près ou de loin, ils évoquent l'idée de l'espace. Il s'agit ou bien d'un mouvement dans l'espace, donc d'un déplacement : *itti, nosit'*, ou bien d'une position dans l'espace, ex. *ležat', stojat'*.

a) *Déplacement.* — Le sujet change de position dans l'espace. Les verbes correspondants sont essentiellement intransitifs : *itti, xodit'*. Il peut déplacer un objet, tout en se déplaçant lui-même. Les verbes de cette espèce seront transitifs : *nesti, nosit'*. — Le déplacement peut être conçu comme une direction unique, une suite de points dans l'espace : *itti, jexat', nesti.* Ou bien la direction du mouvement ne sera pas prise en considération. Dans ce dernier cas, le verbe désignera un mouvement multiple, s'effectuant dans diverses directions, ou bien désignera simplement la capacité de se déplacer de la façon donnée : *Rebënok xodit v školu, Rebënok uže xodit,* indétermination *relative* et indétermination *absolue.*

b) *Position.* — La limite du déplacement est la position du sujet dans l'espace : *ležat', stojat', sidet'* et les ingressifs correspondants: *leč'/ložit's'a, vstat'/stanovit's'a* et *sest'/sadit's'a.* On se demande si les verbes suivants ne devraient pas être rangés sous le même chef : *(u)past'/padat', (u)ronit'/ron'at', valit'* et *val'at', gnut'/-gibat', klonit'/klon'at' vertet'* ainsi que *l'nut', t'anut, pnut'/-pinat', tonut'* et *topit', tknut'/tykat',* etc., puisqu'ils désignent des changements de position dans l'espace. On aurait moins d'hésitation quant aux verbes *viset', visnut', vesit', vešat'* et leurs dérivés.

Il faut également signaler *slyšat'* et *videt'*. A côté du tour actif — *Ja slyšu muzyku, Ja vižu derevn'u* — ces verbes admettent une construction passive particulière : *Mne slyšna muzyka, Mne vidna derevn'a.* L'ancien sujet se met alors au datif et non pas à l'instrumental (comp. *Medved' ubit oxotnikom*). Il s'agit d'une action à

distance. Le procès est pour ainsi dire bilatéral : si le sujet perçoit un objet, c'est que l'objet se laisse percevoir. Les tours impersonnels *Mne slyšno muzyku, Mne vidno derevn'u* en sont une illustration.

Devenir

Ici les deux pôles du procès représentent deux états d'une même qualité, mais quantitativement différents. La tension consiste en une augmentation de cette qualité. Le départ peut se faire à partir de zéro de qualité donnée : *Ja gloxnu* signifie que de non-sourd je deviens sourd. Mais les verbes correspondants sont du type improductif (groupe D) et sont peu nombreux. Plus couramment, au point de départ, la qualité est pensée à son degré minimum : *Ja stareju*, c'est-à-dire de moins vieux je deviens plus vieux. Ces verbes-là relèvent de la classe productive II. On peut y ajouter également quelques verbes de la classe I, notamment *dorožat'* et *krepčat'*.

Le devenir est naturellement un procès intransitif. Par rapport au sujet il se passe dedans, il est intérieur. En russe, le devenir ne constitue pas de catégorie bien nette. Les verbes de la classe II peuvent le plus souvent indiquer une simple irradiation d'une qualité sans que celle-ci s'intensifie. Ainsi *Parus belejet*, qui signifie que la qualité reste identique à elle-même sur tout le parcours du procès. Ce qui permet de réduire ce procès à sa limite : *Parus bel*, ou bien de le représenter comme refermé sur lui-même : *Parus belejets'a. Xolst belejet na solnce* peut signifier « la toile blanchit au soleil », c'est-à-dire devient plus blanche, mais aussi « la toile blanchoie », tout simplement.

Le russe qui ne possède pas de déterminatif « avoir » correspondant à l'action, n'en possède pas non plus pour le devenir (cf. *werden*). Le verbe *stat'/stanovit's'a* est à mi-chemin entre le verbe ordinaire et l'auxiliaire. Cf. *on stal rabotat', stanu rabotat', stal učitelem ; stal dobreje, stal sedym ; u mužika ne stalo xleba ; reka stala, lošadi stali.*

Etat

Un équilibre est établi entre les deux pôles d'une tension. Le procès atteint sa limite. La manière d'atteindre cette limite varie suivant la nature du procès.

L'action transitive réduite à sa limite aboutit à un état résultatif : *Ubili medved'a* > *Medved' ubit.* L'irradiation d'une qualité : *Parus belejet* (ou *belejets'a*) > *Parus bel.* L'idée existentielle : *Zdes' vod'ats'a (suš'estvujut, imejuts'a* etc.) *volki* > *Zdes' jest volki.* Nous sommes portés à considérer *Ja doma* comme limite de *Ja idu domoj.* Dans le devenir : *On slabejet* > *On vsë boleje slab; On stal (stanovits'a) vračom,* > *On-vrač* ou bien *On zdes' vračom.* Enfin une espèce de limite de l'état lui-même aboutit à l'idée de l'identité parfaite : *Vojna jest vojna,* où l'hétérogénéité du temps se trouve être surmontée.

Dans un procès, l'idée de la « chose » l'emporte sur celle du procès et celui-ci se réduit à zéro. De là la possibilité de la proposition dite « nominale ».

On peut voir par les exemples ci-dessus que les fonctions du verbe *byt'* sont multiples : auxiliaire dans *Medved' byl ubit,* il est verbe complet dans *Ja byl na vystavke.*

Elimination du sujet

A proprement parler, la valeur du « sujet » résulte de la rencontre dans un même élément d'une structure grammaticale, du « thème », du point de départ du procès et de l'absolu, coïncidence qui ne se réalise pas toujours. Dans *Mnoj otdano raspor'aženie,* il y a bien un « agent », mais il n'est pas le T absolu de la structure tout en constituant le thème de celle-ci. De plus, le mot *raspor'aženije* qui en représente le T absolu fait l'impression d'un objet direct travesti. Des décalages semblables sont à la base des structures dites « impersonnelles ».

Un sujet animé est éliminé lorsqu'il n'est plus le maître du procès. Un sujet inanimé subit le même sort si le procès, par son caractère, risque de lui faire attribuer une activité spontanée propre aux animés seuls. Derrière les deux cas on discerne la même représentation de fond, à savoir qu'un procès est dû à une activité spontanée, une représentation animiste. Si l'existence réelle d'une chose est niée, l'idée de celle-là ne peut pas se constituer en T absolu. Il en résulte la proposition existentielle négative et impersonnelle.

1. *Mne (ne) spits'a (< Ja (ne) spl'u)* signifie somme toute que c'est indépendamment de mes désirs que je dors ou ne dors pas.

On comprend que ces tours sont le plus souvent négatifs. Il y a là un conflit entre la volonté et son activité. La langue s'en sert pour créer une nouvelle valeur sémiologique, celle d'une activité plus ou moins imposée en reléguant le sujet dans le rôle de la personne « intéressée ». Cette dernière peut ne pas être indiquée : alors, suivant la situation, le procès sera rapporté soit à la personne parlante soit à la personne généralisée : *Ne spits'a (mne* ou *nikomu, vsem)*. Le prédicat adverbial connaît le même tour : *(Mne) stalo xolodno, Tebe ne žarko?, (Mne) grustno*, etc. L'idée de la nécessité s'exprime par certains tours figés tels que *(Mne) nužno (etu knigu), nel'z'a, dolžno, možno, slednjet, polagajets'a*, etc. C'est aussi là que se rangent *(Mne) slysno pesn'u, vidno derevn'u, žal'* ou *žalko knigu* (ou *knigi*). Il s'agit là partout de quelque chose d'imposé.

2. *Derevom zadavilo čeloveka (< derevo zadavilo čeloveka)*. Il y a pour la mentalité russe un désaccord entre la force d'un procès aboutissant à un meurtre et sa cause visible qui est un arbre. On ne consent à reconnaître à ce dernier que le rôle de l'objet intermédiaire. Cet objet, à son tour, peut être supprimé : *Čeloveka zadavilo* ou *ubilo*.

Il faut se dire que dans les deux types d'impersonnelles, ce n'est pas l'« impersonnalisation » comme telle qui est recherchée par le sujet parlant. Celle-ci résulte simplement d'un désaccord entre la nature de l'agent et celle du procès dans le cas donné. Le procès l'emporte. Le sujet animé est réduit au rôle d'une personne intéressée, le sujet inanimé est travesti en un objet intermédiaire. Et même lorsque ni la personne ni l'instrument ne sont nommés, les deux types d'impersonnelles s'opposent comme « animé » et « inanimé ». Ainsi le procédé de l'impersonnalisation est un moyen de surmonter le conflit en lui attribuant une valeur sémiologique nouvelle.

3. Il existe une troisième espèce d'impersonnelles, indifférente à l'égard de la distinction d'animé/inanimé. Ici le sujet éventuel est ravalé au rôle d'une circonstance. Pour cela même elle offre de nombreuses variétés.

Men'a vlečët k etim beregam, k nemu, na rodinu, domoj, pogul'at', etc. Le point de départ en est, nous semble-t-il, *čto-to (« je ne sais quoi ») vlečët men'a...* et non pas *eti berega*, etc. Ce sujet indéfini,

peu apte à jouer le rôle de l'agent, perd facilement son accent et est alors pensé comme une espèce de « circonstance » : *Men'a čto-to* (« je ne sais pourquoi ») *vlečët...* ; comp. *Mne čto-to nezdorovits'a.* La suppression de l'objet conduit aux impersonnels *tošnit*, *znobit*, etc. *Paxnet senom*, *lošad'mi*, *t'anet dymkom*, *ot nevo otdajët vinom* (< *On otdajët vinom*). Ce n'est pas le foin ou les chevaux qui sentent mais *čto-to* sent comme sentent le foin ou les chevaux. Ce *što-to* recouvre toute la situation. *Po' nebu nesët oblaka*, *Po reke nesët lëd.* Le ciel ainsi que la rivière ne sont pas reconnus pour agents du procès. Nous aboutissons enfin à *dujet*, *svetajet*, *morzit*, etc., qu'il est le plus souvent impossible d'associer à une idée de chose, quelque rôle qu'on attribue à cette dernière. Mais il s'agit là de faits de vocabulaire.

4. La négation amène l'impersonnalisation des prédicats existentiels : *Jést' Bog* > *Nét Boga.* De même *Zdes' vod'ats'a* (*vstrečajuts'a*, *živut* etc.) *volki*, *Zdes' ne vodits'a* (*ne vstrečajets'a*, *ne živët*) *volkov.* Les mêmes verbes peuvent être conçus comme verbes ordinaires, non existentiels, alors la négation n'aura plus d'effet : *Zdes' ne vod'ats'a* etc. *volki.* Cependant si la négation est renforcée, l'impersonnalisation s'impose : *Zdes' nikakix volkov ne vodits'a.* Un groupe particulier est représenté par les tours du type *Mne nékuda pojti* < *Mne jest' kuda pojti.* Ils se laissent interpréter comme : *u men'a net*, *kuda (ja mog by) pojti*, faisant apparaître l'idée de la nécessité qu'ils renferment, ce qui les apparente aux tours *Mne možno*, *nel'z'a*, etc.

5. Il existe encore une variété d'emploi impersonnel des verbes. En voici quelques spécimens : *Slučilos'*, *(čto) on zabolel ; Okazalos'*, *(čto)... Govorilos'*, *(čto)...* etc. Mais cette fois-ci nous dépassons les cadres de la proposition.

Si l'on pose la question *Čto slučilos'?*, *čto* est évidemment le sujet de *slučilos'*. Mais les réponses possibles sont de structure variée, et ce ne sera pas nécessairement celle de la proposition. *U nas požar slučils'a* est une proposition classique. *U nas slučils'a požar* l'est déjà quelque peu moins puisque ses termes sont renversés et que le sujet grammatical occupe la place du prédicat psychologique. *Okazalos'-požar* consacre le renversement des termes en supprimant l'accord grammatical. Les deux termes deviennent

grammaticalement indépendants. Nous n'avons devant nous qu'un sujet et un prédicat psychologiques. Il n'y a plus de proposition proprement dite, mais simplement une phrase. Le caractère « impersonnel » du verbe résulte ici de la rupture de la dépendance grammaticale entre les deux parties de la phrase. Le verbe peut prendre également d'autres formes : *Posmotret'-grex odin, sv'ažis' s nim -konec.* Or il serait impossible de parler ici de propositions impersonnelles.

Slučilos' jemu zabolet' est apparenté à *Mne zaxotelos' zabolet'* et est une proposition impersonnelle régulièrement construite, tandis que pour les tours *Slučilos' — on zabolel* et *Okasalos' — požar* la grammaire réserve le nom de structures parataxiques. Cela lui donne l'apparence d'y être pour quelque chose. Mais elle ne commence à s'emparer réellement de la phrase que lorsque le rapport entre le sujet et le prédicat psychologiques devient syntaxique, c'est-à-dire explicité au moyen des conjonctions et de déterminatifs relatifs. Ainsi p. ex. *Slučilos' — on zabolel > slučilos', čto on zabolel ; Okazalos' — požar > okazalos', čto (eto) požar ; On skazal : zavtra ujezžaju > on skazal, čto zavtra ujezžajet ; Kon' bežit — zeml'a drožit, jesli (kogda, tak kak,* etc.*) kon' bežit, to (togda, to poetomu i) zeml'a drožit ; Volkov bojats'a — v les ne xodit' > jesli(paz) volkov bojat's'a, to (značit) v les ne xodit' ; Uvideli izbušku — oletnëm ogorožena, > uvideli izbušku, kotoraja byla ogorožena pletnëm,* etc.

La phrase existe « avant » la proposition, c'est-à-dire indépendamment de celle-ci. La proposition par contre n'existe que par la phrase. Elle peut coïncider avec celle-ci ou bien n'en représenter qu'une partie.

2.

Dans un énoncé se rencontrent la tension de la question et la détente de la réponse, affaiblies considérablement l'une et l'autre. Quelle que soit la matière sémantique de la phrase, la structure phonologique binaire de celle-ci lui impose une première organisation. Ce qui sera placé sous la partie tendue de l'intonation fera, de près ou de loin, penser à une question, à un problème posé. La partie suivante, associée à l'intonation relâchée, ressemblera, de près ou de loin, à une réponse, à une solution. L'ordre dans lequel se suivent les deux moitiés en lesquelles se subdivise la

courbe de l'intonation d'un énoncé ne peut pas être interverti : la réponse ne peut que suivre la question. Cette séquence a une portée immense pour la langue. Des deux représentations (ou groupes de représentations) réunies en une phrase, la seconde sera pensée comme étant amenée par la première, et celle-là comme réclamant la présence de la seconde, afin que les deux forment un tout se suffisant à lui-même.

La première partie, ou thème, peut être représentée par une question à peine déguisée : *Pojdu li ja gul'at, ja ješë ne znaju*; *Kto prišël, ja ne vidal ; Lebed' — eto ptica.* Mais la tension interrogative faiblit : *Zaxodil brat,-prostits'a ; On skazal, čtoby ja zašël k nemu ; My pošli v sad, gde včera gul'ali ; Stojit izbuška — pletnëm ogorožena*, etc. Quelle est la cause de l'affaiblissement de la tension du ton du thème? Elle ne tient pas à la sémantique de la phrase, comme on serait disposé à le penser de prime abord. Celle-ci n'y intervient qu'à titre secondaire.

La connexion de deux représentations repose ou bien sur leur succession ou bien sur leur juxtaposition, leur coexistence. Dans le premier cas, nous pensons que B est fonction de A. Notre attention est surtout attirée par B, puisque A ne nous intéresse qu'en tant que la condition de l'apparition de B.

L'accent de la phrase y souligne précisément la seconde partie : *Kon' bežit — zeml'á drožit.* Le rapport entre A et B pourra être interprété d'une infinité de manières. Cependant B est nécessairement pensé comme suite et parachèvement de A, comme conséquence et conclusion. Comp. *Jesli (kogda) kon' bežit, to (togda) zeml'á drožit*, interprétation du rapport entre A et B comme rapport conditionnel ou temporel ; *Kon' bežit, poetomu (i) zeml'á drožit*, interprétation causale, et enfin *Zeml'a drožit, značit (sledovatel'no) kon' bežit*, conclusion de l'effet à la cause. Cependant, la partie B est partout pensée comme se déduisant de la partie A. Le dernier exemple fait clairement voir que dans la connexion par succession, le rapport entre A et B est plus ou moins bilatéral ($A \rightleftarrows B$) : si B est amené par A, celui-ci ne peut pas ne pas l'amener. En concentrant l'attention sur lui, B se substitue en quelque sorte à A. En effet, conçue abstraitement, la notion de la succession implique la substitution du terme B au terme A, mais on peut aussi parler de la transformation de A en B.

L'autre espèce de connexion, celle par juxtaposition, suppose A et B coexistant. B est un « compagnon » de A. Il le caractérise, le particularise, mais l'attention principale se concentre sur la représentation A, et c'est la première partie de l'énoncé qui porte l'accent de la phrase : *Stojit izbúška — pletnëm ogorožena; Brat zašël (čtoby) prostit's'a; Okazálos' — on bolen.* Le rapport entre les deux représentations est unilatéral et c'est B qui se joint à A (A ← B).

C'est dans les énoncés du type franchement bilatéral que l'intonation du thème se rapproche le plus de l'intonation interrogative, et comme d'autre part le propos porte l'accent de la phrase, les deux rappellent le plus la rencontre d'une question et d'une réponse. Dans l'énoncé du type unilatéral, l'opposition des deux moitiés de la phrase est moins marquée. La manière dont le propos est prononcé rappelle l'intonation d'une incidente.

Nous avons cherché à caractériser les deux espèces de l'énoncé dans leurs représentants les plus typiques. Dans le domaine de la « syntaxe », c'est-à-dire de l'explication des rapports bilatéraux et unilatéraux, on aboutit à la *corrélation* et la *relation*. Il existe de plus une *coordination* reposant sur des connexions d'une espèce particulière dont il sera question dans la suite. Les diverses structures syntaxiques se contaminent souvent l'une l'autre et en même temps se mêlent aux structures parataxiques. Voilà pourquoi les tentatives de discerner, à travers le système du russe actuel, la marche de la pensée « primitive » risquent de nous entraîner dans des spéculations.

DEUX PROPOSITIONS DANS UNE SEULE PHRASE

Etudes de syntaxe russe

I.

Rien de plus fréquent qu'une phrase renfermant plusieurs propositions. Pourtant la proposition est la structure destinée précisément à servir de phrase. Comment se fait-il que deux phrases virtuelles fusionnent pour n'en former qu'une, quoique complexe? Tel est le problème dont nous allons nous occuper ici.

Nous distinguerons trois types de phrases complexes, chacun comportant des variétés.

1. Конь бежит, земля дрожит. Ici le rapport reliant les deux propositions est seulement pensé sans être explicité. On traite souvent les structures de ce genre de paratactiques en les rangeant du coup parmi les phrases à coordination, puisqu'on oppose la parataxe à l'hypotaxe. Nous préférons le terme moins ambigu de structures *asyndétiques*.

A. Meillet et A. Vaillant pensent que « le slave pratique peu l'asyndète, qui ne s'observe avec quelque fréquence qu'en russe »[1]. Cette opinion peut être contestée. Le russe use largement de tours asyndétiques aussi bien dans le langage des sentences ou de la poésie populaire que dans le parler populaire ou familier. Les récits pour enfants de L. Tolstoï, qu'on trouve dans le *Manuel* bien connu de P. Boyer et N. Spéranski, abondent en tours asyndétiques. C'est aussi là l'avis de G. S. Keller[2].

---

[1] *Le Slave commun*[1], p. 483 (Paris, 1934).

[2] C. S. Keller, *Das Asyndeton in balto-slavischen Sprachen* (Heidelberg, 1922).

2. Parmi les phrases à rapport explicité, une place à part revient à celles qui se servent à cette fin de pronominaux. Ces derniers sont de deux espèces : les déictiques (« série *t* ») et les interrogatifs-indéfinis (« série *k* »). Ce type de phrases présente trois grandes variétés.

a) Phrases en rapport bilatéral avec propositions *corrélatives*, p. ex. *Каков* поп, *таков* и приход. ~ Приход *таков*, *каков* поп; *Чем* больше в лес, *тем* больше дров. ~ *Тем* больше дров, *чем* больше в лес, etc. Formule *K*/t (ou *K*~*t*).

b) Phrases à rapport unilatéral, avec proposition *relative*, p. ex. Я прочел *(му)* книгу, *которую* (ou *что)* вы мне принесли; Я не знал *(о том)*, *что* он болен; Он хочет *(того)*, чтобы ты навестил его, etc. Formule *(t)*/*k* ou *t*/*k*.

c) Phrases à rapport également unilatéral, mais de caractère appositif, avec proposition anaphorique, p. ex. Я провел вечер в гостях, *чего* давно уже со мной не случалось. Formule —/*k* (absence de *t*).

C'est au moyen de ces pronominaux que la syntagmatique cherche à étendre son action au-delà des frontières de la proposition en interprétant le rapport entre deux propositions accouplées comme celui de déterminé à déterminant (*TT'* ou *T'T*). Elle n'y réussit qu'imparfaitement.

Ce second type de phrases complexes sera considéré ici comme relevant de la subordination. Le terme est franchement mauvais, mais il a pour lui une longue tradition.

Le nom très critiquable lui aussi de *coordination* sera réservé au rapport explicité par d'autres moyens que les pronominaux. On appelle ceux-ci « conjonctions de coordination ». Les principales sont empruntées aux exclamations, elles sont notamment но, а, и, да; de celles-là sont tirées или, ибо, итак, и то, а то, ainsi que celles du langage populaire ан, ин, аль (али) qui sont tout près des exclamations. Ces outils de relation peuvent fonctionner aussi bien à l'intérieur de la phrase qu'entre deux phrases. Par ex. : Он должен был внезапно уехать. Но как только он вернется, он известит вас. Хлеб-соль ешь, а правду режь; Рад бы в рай, да грехи не пускают.

De plus, certaines conjonctions de coordination peuvent relier

non seulement deux actes de prédication, mais des mots ordinaires : Щи *да* каша еда наша; Под лежачий камень и вода не течет.

Il faut ajouter encore qu'aux conjonctions primaires se substituent facilement des synonymes de provenances diverses. Ainsi p. ex. dans notre dernier exemple, au lieu de *и* вода on peut dire *даже* вода ou *сама(я) вода*; les conjonctions *да* et *и* se remplacent facilement l'une l'autre, de même *но*, *а* et *да* : *и* et *да* peuvent parfois céder leur place à la préposition с, p. ex. отец и мать et отец с матерью; la particule adversaire же peut remplacer parfois certaines conjonctions, p. ex. : *Хлеб* соль *ешь*, правду же режь (pour а правду), etc., etc. A côté des rapports exprimés par les conjonctions primitives en surgissent de nouveaux, toujours dans le même plan de coordination, et les mots ordinaires qui sont alors utilisés finissent par être sentis comme équivalents de conjonctions, p. ex. Он не пришел, значит (ou стало-быть) заболел, etc.

Ce coup d'œil rapide suffit pour s'apercevoir que les rapports relevant de la coordination ne forment pas un système, comme c'est le cas de la subordination, mais constituent plutôt une série ouverte de discriminations. Nous essayerons dans la suite d'en dégager le principe psychologique d'organisation, mais une remarque s'impose ici-même. Nous ne pensons pas que la coordination soit corrélative à la subordination. Sont par contre corrélatives la subordination et l'asyndète, la première pouvant être considérée comme explication des rapports implicites contenus dans les structures asyndétiques. Вижу: собака бежит et вижу, что собака бежит sont deux manières d'exprimer la même pensée. Psychologiquement et sans doute historiquement aussi, l'asyndète *précède* la subordination. Or sur cette voie la subordination et la coordination ne se rencontrent pas. Certes, la phrase Конь бежит, земля дрожит, à côté de la structure à subordination, *Когда* конь бежит, *то* земля дрожит peut engendrer une explication par coordination Конь бежит, *и* земля дрожит, mais celle-là est due à une transposition de la valeur de *и*. Quant à la coordination, celle-là se place sur le même plan que l'asyndète, elle lui est *simultanée*. Lorsqu'il s'agit de fusionner deux phrases virtuelles en une seule — et cela se fait en imitant la rencontre de deux répliques dans le dialogue — certains rapports entre les protagonistes du dialogue ne peuvent être reflétés que par les structures asyndétiques, tandis

que d'autres sont abandonnés aux soins de la coordination avec ses outils empruntés aux exclamations. On peut aussi dire que la coordination et l'asyndète se juxtaposent sur une ligne horizontale, tandis que l'asyndète et la subordination sont situées sur une verticale.

Le rapport de la *concession* mérite une mention à part. Il est de nature hybride : l'interdépendance des parties adversatives. Dans la mesure où c'est le caractère adversatif qui est souligné, la phrase à rapport concessif relève de la coordination : *Хотя* он всюду обращался, *однако (но, а)* толку из этого не вышло. S'il s'agit de mettre au premier plan le rapport de l'interdépendance, nous obtenons une variante de corrélative : *Куда* он ни обращался, *нигде* не добился толку ou ...*везде* ему отказали. (De plus, la phrase asyndétique Семь раз отмерь, один раз отрежь a, elle aussi, une valeur concessive).

Nous n'avons fait qu'effleurer tous ces problèmes complexes. Nous allons maintenant les examiner de près.

II

L'idée directrice qui nous guidera dans nos investigations se résume comme suit. Dans l'exercice de la parole, un rôle exceptionnellement important revient au dialogue ; ce sont les situations dialogales, les positions réciproques des partenaires qui déterminent la structure de la phrase en général et de la phrase complexe en particulier. La parole intérieure, elle aussi, imite la marche du dialogue [3].

Le dialogue proprement dit se présente sous deux formes : 1° *question : réponse* et 2° *échange de répliques*. Les positions des protagonistes *A* et *B* sont radicalement différentes dans le premier cas. Dans le second cas, elles alternent et chacun est à tour de rôle *A* et *B*. Cependant la position *B* est, toutes conditions égales, dans les deux cas avantagés par rapport à celle de *A*, car le partenaire *B* « répond », il peut mettre fin au dialogue, il a le « dernier mot ». Cette position présente encore une particularité : étant fonction de la position *A*, elle implique donc l'existence de celle-là

[3] Voir nos articles *Sur la phonologie de la phrase* (TCLP IV. 1930) et *Phrase et proposition* (*Mélanges...* F. van Ginneken, Paris, 1937).

et à travers la réponse, on peut dans certains cas distinguer la réplique qui l'a provoquée.

D'une manière générale, la coordination de deux actes de prédication s'inspire de la seconde forme du dialogue, tandis que l'asyndète est en grande mesure influencée par la première forme de celui-ci.

Nous allons examiner la relation qui existe entre le dialogue et la coordination. Voici un petit dialogue.

А. Я пойду прогуляюсь. - В. *И* я с тобой. - С. *А* я останусь. - Д. *Но* к нам будут гости. - А. *Да* я ненадолго. - Д. *Ну*, ступай.

Ces *и*, *а*, *но*, *да* et *ну* signalent l'attitude psychologique de la personne parlante et marquent sa position vis-à-vis de l'interlocuteur. Placés au début de la phrase — seul *и* peut se placer ailleurs, mais toujours devant le mot portant l'accent de la phrase — ils annoncent la « tonalité », dirait-on, comme le fait la clef dans la musique.

La plupart de ces signes indiquent différents degrés de divergence entre les positions des partenaires. Ils sont donc de caractère *adversatif*. Ainsi но lance un avertissement presque menaçant, tandis que а n'annonce qu'une simple divergence non spécifiée. La valeur de да est complexe : il s'agit en face d'une opposition de maintenir l'attitude primitive mais en la justifiant d'une manière complémentaire. Enfin, ну, par son caractère exhortatif, annonce que l'opposition est levée, ce qui signifie l'attitude opposée à une première opposition. Seul и signale l'absence de toute divergence, il est donc *non adversatif* et témoigne d'une continuité d'attitude chez les deux partenaires.

Ces signes introducteurs, sorte de « clefs de phrase », sont empruntés aux exclamations. L'une de nos *Etudes* sera consacrée à l'examen du système des exclamations en russe[4] et là nous expliquerons comment certaines exclamations se transforment en conjonctions. Ici, nous n'en disons que l'indispensable. La plupart des exclamations, outre leur fonctionnement en tant que répliques autonomes, servent également à introduire des phrases exclamatives. On a d'une part Ах !, expression complète d'une surprise, et de l'autre, *Ах*, хорошо ! *Ах*, как хорошо ! ainsi que

[4] [Cf. *Introduction à l'étude de l'interjection*, CFS 1 (1941) pp. 57-75. *Réd.*]

Ах, негодяй! *Ах*, какой негодяй! Il est évident que dans ce second emploi, la charge affective de l'exclamation est moins forte que dans le premier, puisque la nature de l'émotion y est « racontée », identifiée sémantiquement. La présence de l'exclamation n'y est même plus indispensable: Хорошо! ou Какой негодяй! suffisent.

Dans notre petit dialogue, le degré d'affectivité des signes en question varie. C'est ну qui est tout près de l'exclamation pure, но le suit de près, viennent ensuite а et да: *А*, попался!, *Да* я вас!

Quant à и, celui-là est peut-être le plus éloigné de l'exclamation correspondante, par laquelle, p. ex., une bonne calme un enfant apeuré, И-и, голубчик... Cependant, tout en perdant de leur valeur émotive, ces signes marquent les attitudes psychologiques comparables aux états dont les exclamations sont les signaux.

Et voici devant nous un *monologue:* Встретились двое. *Ну*, разговорились. *А* оба, надо сказать, большие спорщики. *И* вот затеяли они разговор о политике. *Да* один другому и скажи что-то... etc. Le caractère affectif de ce récit est évident, et il est dû en grande partie à l'emploi de ну, а, и, да. Leur présence dans ce monologue nous paraît toute naturelle, et pourtant un abîme sépare, sous ce rapport, le monologue du dialogue. Dans celui-là les signes en question annonçaient les attitudes des personnes en chair et en os, partenaires du dialogue, tandis que dans celui-ci il ne s'agit que de la confrontation des pensées d'un même individu. Du plan réel nous sommes passés dans le plan idéal. Parvenus à ce stade de leur évolution dialectique, nos signes commencent à regarder du côté des conjonctions. On peut leur donner le nom de conjonctions externes. Mais ils n'ont pas encore tourné définitivement le dos, dirait-on, aux exclamations. Nous en trouvons une preuve frappante dans les lettres adressées à son fils, alors étudiant à Berlin, par la mère de Turgenev, nature autoritaire et despotique. Pour elle la conjonction но est une expression de menace et elle la fait souvent suivre d'un point d'exclamation. «Ты можешь пропускать почту, - *но*! - ты должен сказать Порфирию...» ou bien «Я иногда боюсь, чтобы тебя не слишком ожесточить своими упреками и наставлениями. - Но, ты должен принять мое оправдание.»[5]

[5] Cité d'après B. Zajcev.

Il est intéressant de constater que le parler populaire substitue volontiers но à ну, estimant probablement le premier plus expressif. Ainsi p. ex., «Ато ты небось писмо получил будеш ожидать *ну* (pour *но*) его не приняли нет разрешения папаня ходил два дня» ou bien «Ягор присылал [c'est-à-dire смог отправить посылку] *ну* (pour *но*) ему товарищ здавал», etc. (lettres trouvées sur des soldats russes en Finlande). La concurrence entre но et ну est d'ailleurs très ancienne et remonte au slave commun.

Nous arrivons à la dernière étape de l'évolution des signes qui, à leur point de départ, étaient des exclamations. Quatre parmi les conjonctions externes se laissent « intérioriser » et notamment но, а, да, et и. Ainsi p. ex. «Отец хотел уехать, *а* нас оставить дома. Мать вмешалась, *и* нас увезли», etc. Ces *conjonctions internes* ou conjonctions tout court, grâce à leur situation à l'intérieur de la phrase, sont soustraites à l'influence directe de l'ambiance affective et tendent à s'intellectualiser. La coordination ne parvient pourtant pas à se constituer en un système de rapports comparable à l'organisation de la subordination. Elle reflète cette forme de dialogue qui est l'échange de répliques ; or cet échange peut se poursuivre indéfiniment. L'opposition principale qu'elle établit est celle *d'adversatif* ~ *non-adversatif*. Mais ce n'est là qu'une distinction psychologique de plus ou de moins et non pas catégorielle. Nous allons essayer d'en comprendre la nature.

Le rapprochement des deux propositions se fait à l'image de la rencontre de deux répliques dans le dialogue. C'est la position du protagoniste *B* qui a une importance particulière. Elle est reflétée par la seconde proposition, et celle-ci a un caractère « responsif ». L'échange de répliques peut à tout instant être clos par un « oui » (adhésion totale) ou par un « non » (non-adhésion totale), mais ce sont là deux cas-limites. Le plus souvent le protagoniste *B* adhère partiellement à la position de *A* et en même temps refuse son adhésion pour le reste. De là, trois variétés de rapport entre deux protagonistes, c'est-à-dire entre les deux propositions accouplées. 1) *B* l'emporte sur *A*, la non-adhésion est plus importante que la partie adhésive : Он работает, *но* вырабатывает мало. 2) *B* cède devant *A*, la non-adhésion est partielle, supplémentaire : Он работает, *да* вырабатывает мало. 3) Les deux positions s'équilibrent, situation neutre correspondant à une simple divergence de

vue : Он работает, *а* вырабатыват мало. Enfin, à ces trois cas pris en bloc s'oppose un quatrième correspondant à une absence de toute tension entre deux positions, celle de *B* ne fait que continuer celle de *A* : Он работает, *и* хорошо зарабатывает.

On voit par cette analyse que les significations des conjonctions ne peuvent pas être ramenées à des oppositions logiques. Nous sommes en pleine psychologie. Ainsi la conjonction *но* continuant la valeur prohibitive de l'exclamation, marque l'attitude d'une opposition active, elle est en plus de caractère plutôt littéraire. Par contre, la conjonction *да*, nettement familière et populaire, marque une opposition plus ou moins passive, une réserve supplémentaire. La conjonction *а* traduit l'équilibre des volontés confrontées. L'humour populaire, s'étant aperçu du caractère divergent des pensées reliées par cette conjonction, l'a poussé à l'absurde dans le dicton ukrainien, parfaitement traduisible d'ailleurs en russe : В огороде бузина, *а* в Киеве дядько. Enfin, le rapport de continuité marqué par и se reflète de deux manières dans les emplois de cette conjonction. Dans Ученик заболел, *и* не ходит в школу, il s'agit d'une conséquence, valeur très importante que nous rencontrons souvent dans la suite. Dans Отец работает, *и* сын помогает семье, il s'agit d'une analogie et и signifie « aussi »[6]; lorsque l'analogie est inattendue и prend facilement la valeur de « même », даже. Les conjonctions *да* et *и* ont ceci de commun que les deux servent à ajouter, voire à surajouter quelque chose. Aussi se remplacent-elles assez facilement l'une l'autre. Le parler populaire ou familier trouve d'ailleurs да plus expressif que и : Вернулся бы пораньше *да* (ou и) залёг бы спать. Très fréquente est la combinaison des deux : Вернулся бы пораньше *да и* залёг бы спать.

A. M. Peškovski a voulu définir la coordination comme domaine des rapports réversibles, la subordination étant celui de l'irréversibilité.[7] Ainsi Иван работает, *а* Петр гуляет ne diffère pas de Петр гуляет, *а* Иван работает. Mais on ne peut renverser ainsi que les structures avec la conjonction *а* que nous avons définies comme « neutres » et établissant l'équipollence des pactes. Partout ailleurs les propositions accouplées ne sont pas équipollentes, la

[6] De là l'emploi de и dans l'énumération.

[7] Русский синтаксис в научном освещении, 3e éd., p. 60 ss. et 528 ss. (Moscou, 1928).

seconde, par sa nature responsive, dominant la première. Pour illustrer sa thèse, Peškovski prend un exemple avec la conjonction и, et il prétend que la structure У него болит голова, *и* он не пошел в школу peut être renversée comme suit : Он не пошел в школу, *и* у него болит голова, sans que le rapport entre les propositions en soit modifié. A notre avis, la seconde phrase dit simplement une absurdité, ce qui nous dispense de son examen. V. V. Vinogradov semble partager l'idée de Peškovski que la conjonction de coordination se place *entre* les éléments réunis, à distance égale, pour ainsi dire, de l'un et de l'autre.[8] Telle n'est pas notre opinion.

III

L'«intériorisation» progressive de l'exclamation primitive arrive enfin à sa dernière étape.

Après avoir servi à coordonner les phases puis les propositions, la conjonction est appelée à coordonner les mots, c'est-à-dire à fonctionner à l'intérieur du syntagme et loin, semblerait-il, de l'ambiance créée par le dialogue. Notre conjonction n'en reste pas moins fidèle à sa nature. Les rapports qu'elle va établir entre les mots demeureront asyntagmatiques, c'est-à-dire non déterminatifs, et ce qui en résultera, ce seront des *termes de syntagme complexes*. Un T ou un T' complexe comprend deux mots ou davantage relevant d'une même partie du discours, mais l'ensemble fonctionne comme un terme de syntagme un. L'architectonique de la langue est dominée par ce principe qui veut que les *structures* linguistiques soient *binaires*. On peut y voir un reflet du dialogue avec ses deux protagonistes, avec les positions *A* et *B*. Or, dans le domaine de la « coordination » des mots, il arrive que plus de deux termes soient placés sous un même chef : Мужики, бабы, парни и девки высыпали на улицу.

Dès que le nombre des termes associés dépasse deux, nous sortons de la structure binaire et entrons dans *l'énumération*. Celle-là se caractérise par une intonation spécifique. Mais il y a un conflit entre le principe structural binaire et la structure de la série énumérative. Il en résulte des phénomènes syntaxiques particuliers qui ne pourront pas ne pas retenir notre attention.

[8] Современный русский язык. *II*, p. 538 (Moscou, 1938).

Les phrases suivantes pourront illustrer le fonctionnement des conjonctions a et но : Работает Иван, *а* (ou *но* не) Петр; Работает не Петр, *а* (ou *но*) Иван, on peut y ajouter Работать-то работает, *да* (ou *но*) не Петр, *а* Иван. Il s'agit là d'une rectification ou, logiquement parlant, d'une discrimination conduisant à l'élimination de l'un des termes associés. Il est indispensable que l'un de ces derniers contienne la négation не. Ces structures peuvent être considérées comme elliptiques : Работает Иван, *а* Петр не работает → Работает Иван, *а* Петр нет → Работает Иван, *а* не Петр.

La conjonction или, dérivée de и, crée une variété de ces tours éliminatoires, à savoir : Работает всегда *(или)* Иван *или* Петр, ou bien Он обыкновенно *(или)* работает *или* спит, etc.

Sans le premier « или », il s'agit ici de termes interchangeables, se remplaçant parfaitement l'un l'autre et en même temps incompatibles. Les structures peuvent prendre le caractère d'énumération : Он *или* работает, *или* пьянствует *или* спит, etc.

L'énumération est une série ouverte, or l'introduction de или au début de l'énumération la présente comme exhaustive. Le principe binaire tend d'ailleurs à imposer à la structure de ces phrases la formule или...или de caractère oppositif. Toutes ces particularités-là sont dues à l'action de la conjonction и qui apparaît à travers или.

La conjonction и étant non adversative, les structures binaires qui la contiennent sont dépourvues de caractère oppositif, ce qui aura des répercussions syntaxiques considérables : Петр *и* Иван работают; Этот мальчик уже читает *и* пишет.

Tout fait penser que les structures avec *и* ne sont pas très stables. Dans le russe, à l'encontre de certaines langues occidentales, les conjonctions et les prépositions ne se rencontrent pas ; cependant dans certains cas, и (ainsi que да) peut être remplacé par la préposition с : Петр *с* Иваном работают (,а Дарья спит).

Dans quelques cas, la conjonction est simplement éliminée et il en résulte des mots complexes : Читать-писать умеешь?; Есть-пить надо; отец-мать; хлеб-соль. Elle peut parfois demeurer à l'intérieur des mots complexes; мать-*и*-мачеха *(Tussilago farfara)*, et c'est probablement de la même manière qu'on sentait jadis les noms de firme : Мюр *и* Мерилиз, Кавказ *и* Меркурий, etc. Parfois *да* peut remplacer и et le langage populaire préfère la

première à la dernière : остались дома Филипок *да* бабушка на печке. Dire Филипок *и* бабушка paraîtrait trop analytique et inexpressif. Comp. aussi Щи *да* каша - еда наша et щи *и* каша ou щи *с* кашей, comme pendant de мать-*и*-мачеха; on peut citer Иван-*да*-Марья *(Viola tricolor)*.

Les structures oppositives sont des structures binaires *fermées* mais on ne saurait le dire des structures binaires non oppositives. Entre celles-ci et la série énumérative ouverte, la frontière s'efface. Si dans le cas donné и ou да ne relient que deux mots, rien, grammaticalement parlant, n'empêche que le nombre de ceux-ci soit porté à trois, à quatre et ainsi de suite. Il paraît pourtant que le caractère binaire fermé des structures avec да est mieux senti, est plus accentué que lorsqu'il s'agit des structures avec и. Ainsi p. ex. la cohésion des éléments dans Иван-да-Марья est plus forte que Мать-и-мачеха. Да se laisse remplacer par la préposition *с* plus facilement que и, etc. Tout cela vient de ce fait que dans la valeur double que nous nous avons découverte précédemment à да rentre également une nuance adversative qui place la conjonction dans des structures oppositives, donc essentiellement binaires. On dirait que *да surajoute* un terme au terme précédent et referme ainsi la situation. Si *да* se répète, cela produit l'effet d'une série improvisée dont les chaînons se surajoutent sans fin au fur et à mesure que la mémoire les découvre.

Les structures avec и perdent leur caractère binaire aussitôt que les termes associés ne constituent pas un couple réel comme c'est le cas de отец *и* мать, братья *и* сестры, etc.

De là la possibilité d'augmenter indéfiniment le nombre de ces termes : Петр, Иван, Дарья *и* Анна работают в поле.

Une série énumérative pourrait se prolonger indéfiniment. L'intonation n'en fait pas prévoir la fin. Seule la conj. и (parfois да) en annonce le dernier membre et alors le ton y intervient aussi pour marquer une cadence : Мальчик уже читает, пишет *и* считает.

Dans sa tendance à dominer ce qui paraît amorphe, non « fini » dans l'énumération, la langue présente certaines séries comme énumérations exhaustives. Alors и est repris devant chacun des membres de la série : Мальчик уже *и* читает, *и* пишет *и* считает; И Петр, *и* Иван, *и* Дарья *и* Анна ушли в поле ; И отец и мать умерли. Ici, le premier и prend une importance particulière puisque

c'est cet и qui annonce le caractère exhaustif de la série qu'il inaugure. La conjonction да ne peut pas commencer une énumération.

Parmi toutes les conjonctions, и est la seule à posséder une forme négative qui est ни. Si dans une phrase à prédicat négatif il y a aussi une série énumérative, celle-ci prend un caractère exhaustif et chacun de ses membres est introduit par ни. Ainsi : Этот мальчик умеет читать, писать и считать > Этот мальчик не умеет *ни* читать, *ни* писать, ни считать. Mais cela ne concerne pas le prédicat verbal constitué par une série énumérative : Этот мальчик *(и)* не читает, *(и)* не пишет *и* не считает. Essayons de nous expliquer les particularités parfosi si étranges du fonctionnement de ни.

Dans le système des exclamations russes, une place en vue revient à la série prohibitive-exhortative ou « série *n-* » : ни !, не !, на !, но ! et ну ! Les deux premières exclamations sont d'une importance capitale pour la langue puisqu'elles fournissent les moyens d'exprimer *la négation*. Chacune des deux négations a ses fonctions. Notons tout d'abord que dans la langue littéraire не n'est jamais employé comme réplique complète. Cette dernière est нет (formé de не et de l'élément déictique т). Quant à не, cette exclamation est devenue un élément préposé avertissant que la valeur sémantique donnée a un coefficient spécial [9]. Le prédicat négatif n'y fait point exception. A la question : Читает- ли уже этот мальчик? on répondra ou bien нет, ce qui signalera une attitude de non-adhésion à la supposition avancée par l'interlocuteur, ou bien on dira Он еще *не* читает, ce qui serait la constatation de l'absence de ce que l'interlocuteur suppose. C'est pour cela que les deux manières de répondre peuvent se combiner Нет, он еще *не* читает.

L'autre exclamation n'est guère employée autrement que redoublée : ни-ни ! C'est donc une structure binaire. Pour être totale, l'interdiction frappe et « ceci » et « cela », « и то » « и это », ne tolérant aucune exception. C'est avec cette valeur d'attitude négative totale que ни se laisse intérioriser. Nous le rencontrons tout d'abord dans des expressions toutes faites et de structure binaire oppositive : *ни* Богу свеча, *ни* черту кочерга; *ни* много *ни* мало; *ни* жив *ни* мертв; *ни* дать *ни* взять, etc.

[9] Il nous est impossible d'étudier ici la valeur de la négation en russe.

Nous comprenons maintenant que lorsque ни apparaît dans une série énumérative, celle-ci doit nécessairement devenir exhaustive, c'est-à-dire totale. Mais voici que nous nous trouvons devant des cas aberrants, tels que *ни* шагу ! ou bien я *ни*где его не вижу. Admettons qu'en réponse à une demande d'argent je dise : у меня нет *ни* ста рублей *ни* девяноста девяти... continuant ainsi à descendre toujours plus pour conclure *ни* одного гроша. On conviendra facilement que j'aurais mieux fait de répondre directement : у меня нет *ни* гроша.

Les exclamations telles que ни гроша ou le prohibitif ни шагу дальше ! se présentent comme cas-limite d'une série *graduée* qui n'est pas explicitée, on dirait cas-limite symbolique. Il en est de même des pronominaux indéfinis-négatifs. *Ни*где signifie *ни* здесь, *ни* там, *ни* сям, *ни* тут... série exhaustive totalisée symboliquement par *ни*где, qui nie toute localisation imaginable.

On doit se demander ici : le verbe personnel *(verbum finitum)* peut-il oui ou non figurer dans les structures avec ни, les tours concessifs — dont il sera question en son lieu — mis à part. Le dictionnaire de Dal (4e éd.) ne cite que deux exemples de prédicat avec ни : *Ни* куется, *ни* плющится et Он *ни* ест, *ни* пьет (mais aussi, Он *не* ест, *ни* пьет et Он *не* ест и *не* пьет). Rappelons que не atone se prononce [ni] et qu'il n'est accentué que dans quelques cas isolés, de sorte que la distinction de не et de ни n'a pas de portée pratique. Il faut ensuite éliminer la phrase Он *не* ест, *ни* пьет, car ни et не appartiennent à deux plans différents, le premier « dépend » en quelque sorte du second, est « subordonné » à celui-là. Il n'existe que deux formules : не...не... ou bien ни...ни... On dira : Птицы небесные *не* сеют, *не* жнут и *не* собирают в житницы ou bien Птицы небесные *ни* сеют, *ни* жнут, *ни* собирают в житницы, et il n'y a pas de troisième manière de le dire. Quant au choix entre les deux, c'est une affaire subjective. Si l'on pense que les prédicats alignés forment une série exhaustive, on se servira de ни, sinon on aura recours à не..не... и не.. Pour des raisons pratiques, il serait préférable, nous semble-t-il, d'écrire dans ce cas toujours не.

Nous avons constaté que ни est une conjonction qui dépend du prédicat négatif dont la marque est не. Soit la phrase Он не пьет *ни* пива, *ни* водки, *ни* вина. La constatation négative opérée par le prédicat s'étend sur tous les membres du complément

complexe, ce qui se traduit par la reprise de la négation sous la forme de ни devant chacun de ces membres. De cette manière-là la valeur négative du prédicat devient « absolue », ne tolérant aucune exception. Cf. Он не пьет водки qui admet implicitement que la personne en question peut bien boire d'autres boissons alcooliques, ce qui ne confère à la négation prédicative qu'une valeur relative. La phrase suivante de L. Tolstoï : « Матери *не* нравилось в Левине *и* его странные и резкие суждения, *и* его неловкость в свете, *и* его дикая жизнь в деревне; не нравилось очень и то, что он... » est volontairement « incorrecte » et par là expressive.

Les autres conjonctions étant oppositives de par leur nature n'ont pas de forme négative, mais viennent renforcer la valeur oppositive créée par la négation ; de là les formules не...а ou bien а не ; не...но ou bien но не ainsi que да не. Le simple Работает Иван, *не* Петр n'est pas expressif.

IV

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur le fonctionnement de la négation en russe.

Le champ de son activité est vaste. Il s'étend depuis l'exclamation не ! jusqu'au préfixe не de ненастье, невидаль, неймется, etc. Il s'agit toujours d'une valeur *oppositive*, mais c'est une attitude oppositive particulière. Elle se contient rien de cette nuance « concessive », que l'analyse découvre derrière les conjonctions adversatives. La négation traduit une *non-adhésion*, et celle-là peut être un acte de volition arbitraire. Ainsi l'exclamation prohibitive ни-ни ! associée généralement à un geste menaçant. Ensuite, ce sera l'interdiction exprimée par l'impératif perfectif : *Не* тронь ! ou bien Смотри, *не* упади ! Il s'agit là d'une prohibition sous la forme d'un avertissement. L'impératif imperfectif n'a pas cette valeur prohibitive et *Не* трогай ! ou *Не* падай ! sont de simples conseils. Il est intéressant de noter que tous les commandements prohibitifs du Décalogue sont rédigés en slave à l'impératif perfectif, p. ex. : Не убий.

La réponse, proprement dite, dans l'ordre exclamatif est Не ! La langue littéraire ne l'utilise point, et lorsque les écrivains ont

à reproduire quelque dialogue dans le langage populaire, ils accompagnent généralement cette réplique négative de points de suspension : Не... Cela nous montre que pour la langue littéraire, ce n'est là qu'une négation incomplète, abrégée et pour cela vulgaire. Quant à la négation « normale », c'est Нет, c'est-à-dire la même exclamation accompagnée du déictique *тъ*, l'ensemble ayant jadis signifié *не то* « pas cela ». A la question Ты уходишь? on répondra Нет. Cependant la manière courante de répondre négativement est *Нет, не* ухожу. De cette façon la réponse se décompose en deux actes : par нет est annoncée l'attitude oppositive du sujet parlant et en même temps indiquée la « clef » de la phrase. Ensuite vient la réfutation d'ordre sémantique de la réplique du partenaire, au moyen de не « intériorisé ». Nous assistons donc à un processus analogue à l'intériorisation des exclamations но, а, etc. Nous sommes portés à considérer нет ainsi que да comme exclamations au degré zéro, pouvant se passer d'intonation exclamative.

Il existe un autre нет, homonyme du premier. C'est la forme négative du prédicat existentiel есть « il y a ». Dans le parler familier, il se présente souvent sous la forme primitive de нету (нет тут) et parfois cette forme-là s'impose pour différencier les deux нет. Ainsi p. ex. à la question Есть у тебя табак? on répondra Нет, нету. Ce нету dans les parlers populaires prend diverses formes affectives dont la plus connue est нетути, où *mu* doit être une espèce de *dativus ethicus* du pronom de la 2e personne.

A la question Он ушел? il n'y a que deux manières de répondre Нет ou Нет, не ушел. La réponse affirmative, ou plutôt confirmative, a des variantes plus nombreuses : Да ; Да, ушёл et le simple Ушел. Mais l'on ne dira pas Не ушел, à moins d'appuyer sur не afin de réveiller, pour ainsi dire, la valeur exclamative. Le tout représentera une variante stylistique.

Mais la structure de la réponse en général et de la réponse négative en particulier devient embrouillée dès que la forme de la question est négative. Cette dernière a les trois variantes suivantes : *a)* Разве (неужели) он не ушёл? *b)* Ведь он *не* ушёл? *c)* (Что,) он не ушел? La première signifie Я *надеюсь*, что он ушел (но *боюсь*, что я ошибаюсь) ; la seconde Я *боюсь*, что он ушел (но надеюсь, что я ошибаюсь) ; enfin la troisième est « neutre », cependant le ton peut lui attribuer la valeur de l'une ou de l'autre des

variantes précédentes. La réponse la plus précise à chacune des variantes serait naturellement Ушёл ou Не ушёл. Or nous avons déjà vu que la réponse exige tout d'abord un иет : Нет, он не ушёл. La réponse, dans la mesure où elle tient à cette qualité, doit faire une allusion à la question, ou à la réplique *A*. Nous sommes ici dans le langage affectif et la prise de position du partenaire *B* vis-à-vis de la position de *A* est indispensable. Mais quelle est la position *A*? Formellement elle est négative, mais le fond de la réplique ne l'est pas. Dès lors, la réponse à chacune des variantes peut prendre plusieurs formes : *Нет*, он ушёл ; *Да*, он ушёл ; *Нет*, он *не* ушёл ; Да, *он* не ушёл !

Il s'agit donc d'un décalage entre la signification de la « clef » de la phrase et la vraie tonalité de celle-ci. La première est celle des exclamations нет (= non-adhésion) et да (= adhésion), la seconde est déterminée par la présence ou l'absence de la négation auprès du prédicat et dans notre cas celle-là est indépendante de celle-ci.

Des cas analogues peuvent se produire dans ce genre de dialogue qu'est un échange de répliques. Ainsi à Он повидимому *не* хочет учиться, on peut répondre : *Да*, *не* хочет ; *Нет*, не хочет; *Да*, хочет ; *Нет*, хочет. Partout c'est le prédicat qui décide si la phrase est négative ou affirmative.

Cela nous permet de constater que la négation prédicative est un fait à part, distinct de нет (ou не !) bien qu'il le continue, mais distinct aussi du préfixe не malgré les liens qui les relient. C'est pourquoi nous pensons qu'au point de vue orthographique, il est correct de séparer не du verbe.

Le processus de l'intériorisation aboutit à l'incorporation de не- au mot en tant que préfixe. Là aussi не exprime une opposition, une non-adhésion. Недобрый signifie « insuffisamment bon » ; незлой, « incomplètement méchant ». Le degré normal de la qualité requise n'est pas atteint. C'est pourquoi не se combine facilement avec le préfixe : до-: недоуздок, недоедание, недоимки, недоумение, etc. Chez L. Tolstoï (*Matinée d'un Seigneur)*, une paysanne parlant des sorcières dit : ... так испортят, что навек *нечеловеком*[10] сделают» Il va de soi qu'il n'existe point de «нечеловек», en tant qu'entité ; ce que la paysanne veut dire, c'est que par suite

[10] Orthographe de l'original : не человеком.

des sorcelleries, l'homme risque de perdre les qualités d'homme complet, normal. De même si dans le langage philosophique небытие est le « non-être », le langage pratique ne cherche pas à créer des antonymes logiques au moyen de не-. Si чёт et нечет sont un couple de contraires, c'est un fait extra-linguistique, relevant de la réalité des choses. La base psychologique de la négation, qui est l'interdiction et l'abstention qui en découle, apparaît à travers les mots composés avec не-. Un certain nombre de ces mots sont déjà sentis comme mots simples à nuance péjorative, « négative », tels sont p. ex. ненастье, невзгоды, несчастье, непременно, etc. ainsi que quelques verbes : неможется, нездоровится, недужится, ненавидеть, (при) неволить, etc. Le préfixe не est comparable aux préfixes qualificatifs des mots *рас*чудесный, *пре*милый, *наи*лучший, et comme eux sert de T' (déterminant), de sorte que la formule syntagmatique de неволя est T'T.

Cependant dans la plupart des cas les mots formés avec не- sont des structures peu stables ; contrairement aux autres préfixes, celui-ci se détache assez facilement du terme positif auquel il s'est associé. Dans une lettre (de 1897), L. Tolstoï parle de son непереезд à Moscou. On sent que c'est là une formation, tout comme le нечеловек ci-dessus, éphémère ; à la manière des mots assemblés en une phrase elle ne vit qu'en fonction du moment donné et est défaite ensuite. C'est que не recouvre assez facilement sa valeur exclamative et prédicative. Это неправда peut être prononcé avec une certaine emphase et alors не deviendra prédicatif : Это не правда ; comp. Он был неправ et Он не был прав. Pourtant, d'une manière générale, le russe préfère les structures synthétiques aux structures négatives, et au lieu de dire Ему не было, где жить, on dit plus volontiers Ему негде было жить.

COMPTES RENDUS

Félix Kahn, *Le système des temps de l'indicatif, chez un Parisien et chez une Bâloise*. Librairie Droz, Genève 1954.

Dans cette thèse remarquable par sa nouveauté et sa méthode rigoureuse, l'auteur s'est proposé d'appliquer la doctrine saussurienne à un sujet précis, les temps de l'indicatif, qu'il étudie dans deux systèmes différents, de façon à pouvoir comparer entre eux les résultats obtenus. Dans une introduction, il définit sa méthode : il part de « la parole envisagée comme document de langue » (Saussure, CLG [2], p. 146) et, pour avoir un matériel cohérent, prend comme document la parole d'un seul témoin, *Le livre des 2000 phrases* de M. H. Frei, auquel il ajoute, cas échéant, quelques exemples pris ailleurs. Il choisit comme critère de la structure du système le degré d'extensibilité sémantique de chaque forme, utilisant les vues de M. Hjelmslev et celles de M. Jakobson sur l'opposition des termes *intensifs (non marqués)* et *extensifs (marqués)*. Il délimite son sujet en excluant le conditionnel et en incluant les deux périphrases *venir de (faire)* et *aller (faire)*. Il distingue, d'une part, les « temps d'orientation » et les « temps d'intervalle », et, dans chaque groupe, les « temps absolus » et les « temps relatifs », soit :

I A présent, passé composé, futur
  B imparfait, plus-que-parfait, futur antérieur
II A futur prochain, passé récent
  B futur prochain par rapport au passé, plus-que-parfait récent.

L'auteur passe ensuite à l'étude sémantique de chacun de ces temps en analysant soigneusement et avec beaucoup de sagacité les exemples fournis par son informateur et les classe selon leur

degré d'extensibilité temporelle qu'il symbolise par un chiffre, de valeur purement relative, il va sans dire, p. ex. 3 pour le présent, 2 pour le passé composé, etc. ; de même, ensuite, pour les groupes et les sous-groupes : 2 pour les « temps d'orientation » et les « temps absolus », 1 pour les « temps d'intervalle » et les « temps relatifs » ; le degré d'extensibilité temporelle du présent sera donc symbolisé par 223, celle du passé composé par 222, etc.

M. Kahn aboutit ainsi au tableau de la page 128, représentant « la structure du système des temps de l'indicatif » du français « du point de vue de l'extensibilité sémantique ». C'est une chaîne d'oppositions graduelles, allant du présent, avec le degré maximum, au « plus-que-parfait récent », avec le degré minimum, chaque terme incluant le suivant. Il applique enfin à ces résultats le principe de cohérence de Troubetzkoy, ce qui lui permettra de confronter le système français au système alémanique analysé selon la même méthode.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration devant une construction si rigoureuse et si logique. Toutefois, en y regardant de plus près, il ne nous paraît pas possible d'en accepter les résultats. Cette belle chaîne d'oppositions graduelles ne correspond évidemment pas à la réalité. Comment, p. ex., admettre que le « futur prochain par rapport au passé » inclue le « plus-que-parfait récent » ? Il est inconcevable que le premier puisse se substituer au second; le temps signifié de part et d'autre, bien que symétrique, n'est pas homogène et il est clair que l'opposition de ces deux termes est équipollente.

Il doit donc y avoir une erreur de départ ; c'est tout d'abord, je crois, que M. Kahn, malgré la vigueur de son sens critique, n'a pas su se débarrasser de l'idée traditionnelle que le verbe serait un « Zeitwort », un mot qui sert à exprimer le temps. Il donne de chaque « temps » une définition temporelle, ce qui l'oblige (sauf dans les deux derniers cas) à distinguer pour chacun des variétés « propres », où la définition joue, et des variétés « non propres », où elle ne joue pas. Mais si une forme verbale peut avoir une signification temporelle, il entre d'autres éléments dans sa valeur ; ainsi le verbe français possède une corrélation d'« aspect » qui traverse tout le système (sauf les périphrases avec *aller* et *venir de ;* mais convient-il de les inclure dans le système? et pourquoi, alors,

en exclure *être en train de*, *être sur le point de*, etc.?) ; c'est l'opposition « formes simples » : « formes composées ». Ce qui montre bien que cette opposition n'a rien à voir avec une signification temporelle, c'est qu'elle existe aussi à l'infinitif et au participe présent qui sont atemporels. De quelque façon qu'on interprète cet « aspect », le fait oblige à grouper les temps autrement que n'a fait M. Kahn.

Mais surtout il n'a pas tenu compte de la distinction établie par Saussure, CLG [2], p. 158 ss., entre *signification* et *valeur*, dans des termes qui impliquent que la première se détermine sur le plan syntagmatique, la seconde sur le plan associatif. Les diverses significations que peut prendre un signe dans des contextes différents dépendent de sa valeur, qui résulte elle-même de sa place dans le système. Dès lors, c'est en tenant compte de toutes les significations possibles d'un signe qu'on aura chance d'en reconnaître la valeur, sans distinguer *a priori* un sens « propre » d'un sens « impropre ». Ainsi, si le « futur », dans une phrase comme *il sera malade* peut se situer, suivant le cas, soit dans le futur, soit dans le présent, il est clair que la formule de M. Kahn (p. 79) : « le futur présente le référé du radical comme postérieur au moment de la parole », n'en définit pas la valeur, mais seulement une signification, qu'il est arbitraire de déclarer « le sens propre ». En regardant les faits sans idée préconçue, on verra que les deux significations découlent très naturellement de la valeur : qu'il s'agisse d'un enfant qui a mangé trop de gâteaux ou d'un ami qui ne vient pas au rendez-vous, je « pronostique » : *il sera malade*, en tirant ce pronostic de faits actuellement observables. De là aussi l'emploi « impératif ». Le même monème *-r-* qui fait partie du syntagme du futur entre aussi dans celui du conditionnel *-r-ę* ; or le conditionnel sert aussi à exprimer une sorte de pronostic, mais fait sur le plan de la pure assomption sans lien avec la réalité actuelle ; à son tour *-ę* se retrouve dans l'imparfait ; or l'opposition « conditionnel » : « imparfait » connaît une position de neutralisation, après *si* hypothétique, et c'est l'imparfait qui l'occupe ; c'est dire qu'il s'agit d'une opposition « privative » dont l'imparfait est le terme non marqué. M. Kahn l'a bien vu (p. 42 s.), mais il se méprend en écrivant : « l'imparfait [...] perd [...] ses traits spécifiques de temps de l'indicatif qui présente le

référé du radical verbal comme contemporain d'un moment-repère dans le passé, afin de représenter l'archisigne « imparfait – forme en *-rait* » en exprimant le non-réel dans le présent-futur ». Par archisigne, il entend « l'ensemble des particularités distinctives communes aux signes neutralisés », et dans le cas présent, ce qu'ils ont en commun, ce serait, dit-il, « la marque modale du non-réel » (corrigé dans l'erratum en « la référence au non-réel »); mais la référence au non-réel ne saurait être une particularité distinctive de l'imparfait, sinon comment pourrait-il exprimer un passé réel? C'est une particularité distinctive du conditionnel et ce que les deux termes ont en commun c'est d'être sans lien avec la *réalité actuelle* du sujet parlant. Si le conditionnel est un « hypothétique », l'imparfait, par rapport à lui est un « non-hypothétique » ; par rapport au présent, au futur, au passé composé, il est un « inactuel ».

Ces quelques remarques, si elles sont justes, montrent à quel point la notion du verbe « Zeitwort » demande à être revisée. Est-ce à dire que la thèse de M. Kahn, parce qu'elle se fonde sur cette idée traditionnelle, soit dénuée de valeur? Je suis très loin de le penser ; je tiens les conclusions pour erronées, mais, ce qui compte beaucoup plus, cette thèse nous donne un exemple de méthode du plus haut intérêt ; une erreur initiale a faussé les déductions suivantes ; si la méthode est bonne, il suffira de mieux partir pour arriver à des résultats plus satisfaisants.

A. Burger.

André Martinet, *Economie des changements phonétiques.* Traité de phonologie diachronique. Bibliotheca Romanica, X, A. Francke, Berne, 1955, 399 pp.

Il y a moins de deux ans, dans un article servant de préface au numéro spécial de *Word* intitulé *Linguistics Today*, M. Martinet constatait, en en discernant clairement les causes, l'état de réciproque incompréhension qui règne entre les linguistes attachés à la tradition diachroniste et les structuralistes des diverses écoles, qui ne s'intéressent qu'aux états de langue. « La linguistique, concluait-il, retrouvera son unité à condition que soit surmontée

l'antinomie entre diachronie et synchronie. Plus précisément, on devra reconnaître que, pour bien comprendre ce qu'est une langue, comment et pourquoi elle évolue, il importe d'observer de près comment elle satisfait aux besoins de tous les secteurs de la communauté linguistique : générations en présence, niveaux sociaux, subdivisions dialectales — et comment elle peut, à cette fin, se trouver mise en contact avec d'autres langues. » Et il demandait, dans la linguistique descriptive, un peu moins d'anatomie et un peu plus de physiologie *(The Unity of Linguistics, Word* 10 [1954] p. 125), c'est-à-dire, en somme, un peu plus d'intérêt pour la « vie de la langue » comme on disait au temps du grand Whitney, bien oublié de ses compatriotes, à ce qu'il semble.

Le livre qu'il vient de publier s'inspire directement de ces idées et vise à un rapprochement des points de vue. Bien connu dans les cercles phonologistes et structuralistes, M. Martinet souhaite gagner l'audience des linguistes restés fidèles à la tradition philologique et diachroniste, plus capables, croit-il, de s'intéresser à des études qui combinent une stricte méthode phonologique, appliquée à la description des systèmes, avec la phonétique historique telle que l'ont élaborée les recherches patientes et les observations précises des romanistes. Nul mieux que lui, assurément, n'était préparé à une telle mission, et on ne peut que s'associer à son vœu. A cet égard, il est de bon augure que l'ouvrage ait trouvé accueil dans la *Bibliotheca Romanica* que dirige M. W. von Wartburg.

Dans la première partie *(Théorie générale)* sont exposées et discutées les diverses questions que posent la définition, le programme et la méthode d'une *phonologie diachronique.* La seconde *(Illustrations)* réunit huit études, chacune propre à mettre en lumière un aspect particulier de l'évolution phonétique, l'action combinée de divers facteurs. Les sujets en sont assez variés pour que les spécialistes de différents domaines (indo-européen, celtique, slave, italique, germanique, langues romanes) y trouvent l'occasion de vérifier au moyen de leur propre information les explications proposées. C'est d'eux qu'on doit attendre l'adhésion autorisée ou la critique pertinente.

Les non-spécialistes jugeront ces études à la lumière des principes développés dans la première partie selon un ordre qui va du

plus abstrait au plus concret. L'Introduction traite des problèmes les plus généraux de l'évolution et de la phonologie : finalité ; facteurs à distinguer ; oppositions et contrastes ; lois phonétiques ; définition du phonème ; théorie synchronique et théorie diachronique ; valeur de l'explication des faits diachroniques ; phonologie et phonétique. Dans les chapitres suivants, les changements phonétiques sont envisagés successivement sous l'angle de la *fonction*, de la *structure* et de l'*économie*. La fonction propre du phonème est la fonction distinctive ; le problème est donc celui des conditions générales dans lesquelles des déplacements sont possibles sans dommage pour le maintien des « oppositions utiles ». La notion de *rendement fonctionnel* fait l'objet d'une excellente mise au point (2.22-26 ; cf. aussi 3.19-20, et 4.64-65 [fréquence et pouvoir distinctif], où le raisonnement m'a paru moins convaincant). Le chapitre sur la structure des systèmes phonologiques contient une critique bienvenue du « binarisme » érigé en dogme par R. Jakobson (3.14-17 ; cf. 4.45 et 75), des réserves sur l'explication par les « cases vides » du phénomène réel qu'est l'attraction du système (3.23), et s'achève par une réponse aux objections que peut soulever un principe d'explication qui fait intervenir une tendance à la stabilité du système (3.32-37). Par *économie*, l'auteur entend l'équilibre relatif qui s'établit entre les effets de deux forces contraires : les besoins de communication et d'expression et l'inertie naturelle, ceux-là tendant à enrichir, celle-là à laisser s'appauvrir le système phonologique. Cet équilibre dépend avant tout de la qualité articulatoire et acoustique des phonèmes, et l'on retrouve ici, rajeunie et transformée par la phonologie, la « classification des sons de la parole » chère aux phonéticiens (4.19-50). Un chapitre spécial est consacré à la *prosodie*, séparée de la *phonématique*. La conclusion apporte un classement des changements phonétiques selon leurs effets sur le système, et des observations sur la part qu'il convient de faire, dans l'étude diachronique, aux facteurs linguistiques externes (interférence de langues, substrats).

Par ses qualités d'ordre et de clarté, par l'attention accordée à tous les aspects de la réalité linguistique, par la réserve de l'auteur à l'égard des doctrines trop schématiques, cet exposé théorique, d'ailleurs riche d'exemples, a chance de dissiper certaines méfiances et de contribuer à promouvoir cette unité de la linguistique qui

tient à cœur à M. Martinet. Les questions qui y sont discutées sont trop nombreuses et trop importantes pour qu'on puisse songer à les discuter ici ou seulement à en donner une idée. On notera le reproche adressé à Troubetzkoy d'avoir tenu « à identifier, contre toute évidence, la pertinence phonologique et la « langue » saussurienne, comme si l'on gagnait rien à expliquer une chose parfaitement claire par référence à une notion qu'on n'est jamais parvenu à définir à la satisfaction de tous » (1.9, fin du paragr.). Et aussi cette critique à propos de *La grammaire des fautes*, dont M. Martinet relève d'ailleurs les mérites : « [...] l'auteur n'opère jamais avec un système phonologique. Ce qu'il retient des traits qui le composent rappelle cet ordre de recherches mal délimité qu'on a désigné du terme terriblement ambigu de *morpho(pho)nologie* et qui est censé examiner l'usage que fait la morphologie des latitudes distinctives de la langue. Henri Frei, non plus d'ailleurs qu'aucun des disciples genevois de F. de Saussure, n'a jamais pleinement reconnu la légitimité d'une nette autonomie du système phonologique, et c'est ce qui rend parfois difficile la discussion entre phonologues et Genevois » (2.7, fin du paragr.). En effet, un passage du cours de *Morphologie* (1909-1910), non utilisé par les éditeurs du CLG, montre que Saussure ne trouvait d'intérêt aux unités phoniques que du point de vue de leur fonction dans la structure du mot : « Ces caractères [phoniques] forment pour ainsi dire l'étage inférieur de la morphologie. » Et Albert Sechehaye, en 1908, montrait que l'étude des systèmes phonologiques devait s'emboîter dans la morphologie statique (*Programme et méthodes de la linguistique théorique*, chap. XI). M. Martinet lui-même doit bien reconnaître qu'en certains cas « il convient [...] d'étudier à part le rendement fonctionnel dans le cadre des éléments morphologiques » (2.24) et signale ailleurs (6.2) l'effet de « pressions morphologiques ».

Difficile peut-être, la discussion pourra tout de même se poursuivre avec profit : l'ouverture d'esprit est une des qualités de M. Martinet, et un long commerce avec les sources manuscrites du CLG m'a convaincu que « saussurien » n'est pas nécessairement synonyme de dogmatique et sectaire.

R. G.

Werner Hodler, *Grundzüge einer germanischen Artikellehre*, C. Winter, Heidelberg, 1954.

L'article, inexistant en indo-européen ainsi qu'en proto-germanique, s'est formé seulement plus tard dans certaines langues de la famille : en sanscrit, en grec, et pour le germanique, en gotique, en anglo-saxon, en vha. et dans les langues scandinaves. Dans ce travail méthodique et bien documenté, W. Hodler étudie la genèse et l'emploi de l'article allemand, en se basant sur les plus anciens textes : traduction gotique des Evangiles, Beowulf, traductions en vha. des écrits de saint Isidore et de la Bible par le Tatien, textes de Notker, le Héliand, le *Krist* d'Otfried. On peut dire qu'à la fin du IX^{e} s. la formation de l'article allemand était terminée.

Dans son introduction, l'auteur passe en revue les théories sur l'article émises au cours des cent cinquante dernières années ; il insiste avec raison sur la nécessité de toujours respecter le contexte et d'examiner avec la même attention l'emploi du substantif sans article comme avec article. Il demande que les questions linguistiques soient étudiées surtout du point de vue historique, à l'exclusion des recherches statistiques et des explications psychologistes. Il n'admet pas, par exemple, que l'article provienne toujours de l'emploi anaphorique du pronom. Enfin, il combat l'opinion qui n'accorde à l'article qu'une faible valeur ; au contraire, le problème est pour lui un des plus importants de la grammaire allemande et de toute grammaire : l'article a une influence profonde sur le langage et la pensée ; il permet de distinguer le déterminé de l'indéterminé, de différencier les idées, sans parler des effets stylistiques. L'auteur estime donc que la langue allemande, parce qu'elle possède un article, est plus claire et plus expressive que le latin. Il y aurait lieu de rappeler ici les pages suggestives de Ch. Bally, dans *Le langage et la vie*, 3^{me} éd. augmentée (1952), pp. 63-67, sur les valeurs de l'article français et de l'article en général : le maître genevois fait remarquer que le russe, langue archaïque mais éminemment expressive, ne connaît pas l'article ; que le latin, bien que dépourvu d'article, est un modèle de langue précise, moule classique de la pensée juridique. Bally va même jusqu'à se demander si l'article français conservera sa valeur et si la langue ne retourne

pas tout doucement à un état voisin de l'état indo-européen où les noms étaient actualisés implicitement.

Revenons au livre de W. Hodler. A son stade primitif, l'article défini provient d'un pronom démonstratif : **so*, **to*— pour l'article sanscrit, grec, gotique ; lat. *ille* pour les langues romanes (à l'exception du sarde, dont l'article remonte à *ipse*) ; vha. *dher*, *dhiu*, *thas* pour l'allemand. W. Hodler pense que le démonstratif lui-même a dû remplacer un *accent emphatique :* au complexe phonique *(Lautkörper)* marquant le genre, le nombre et le cas, s'est ajouté l'accent emphatique qui attire l'attention de l'auditeur sur la personne ou la chose indiquée. Le démonstratif emphatique peut céder son accent au substantif qu'il détermine ; mais il arrive aussi qu'il le garde, pour marquer un contraste, une gradation, pour identifier une idée ou la distinguer d'une autre. L'auteur donne, de cet emploi de l'article, des exemples caractéristiques chez Ulfilas, dans la traduction d'Isidore, chez le Tatien ; il explique aussi, avec exemples à l'appui, les cas où l'article peut manquer, en poésie surtout où l'usage est plus archaïque. Il passe ensuite à l'article déictique, à la théorie de l'article anaphorique, à l'article reliant deux phrases, et à ce qu'il nomme l'article « réalisateur » (actualisateur?).

La démonstration est conduite avec rigueur, illustrée d'exemples judicieusement choisis. L'auteur distingue, dans les textes qu'il étudie, deux catégories de notions : 1) celles de réalité absolue (noms d'êtres conçus comme uniques : *Sonne*, *Mond*, *Erde*, *Himmel*, *Himmelreich*, *Hölle*, *Paradies*, *Gott*, *Teufel* — et noms propres de personnes, de peuples, de montagnes, etc.) ; 2) celles de réalité relative, subdivisée en quatre degrés : *a.* notions de temps, de lieu, parties d'un tout, qualités ; *b.* notions d'entourage, de propriété ; *c.* notions du monde social ; *d.* notions du monde biblique. En examinant avec une grande précision et une connaissance exacte des textes les emplois, avec ou sans article, des mots de ces différents groupes, l'auteur constate que l'article apparaît tardivement avec les notions de réalité relative du premier degré, les substantifs abstraits et ceux qui dénotent un concept général *(generelle Substantiva) ;* jamais avec le nom de Dieu et les notions religieuses. Il manque souvent après une préposition, de même que dans les textes poétiques, et cet état persiste jusqu'en mha. et même aux temps

modernes. A l'origine, le substantif abstrait est sans article ; c'est encore la règle en gotique et dans les plus anciens textes du vha., tandis que dans le Héliand et chez Otfried l'article figure presque sans exception.

L'auteur a ajouté encore des chapitres substantiels sur l'article déterminatif en allemand moderne, à propos de la formation de nouveaux substantifs ; il en étudie l'emploi avec l'attribut, l'apposition et surtout avec le génitif. Son travail se termine par un chapitre intéressant consacré aux langues scandinaves et une notice très instructive sur l'article gotique confronté avec l'article grec.

W. K.

SOCIÉTÉ GENEVOISE DE LINGUISTIQUE

Comité pour 1955-1956

Robert Godel, président

André Burger, vice-président

Léopold Gautier, trésorier

Edmond Sollberger, secrétaire

Jean-Bernard Lang, secrétaire par intérim

Marie-Jeanne Mercier

Alfred Juvet

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace 3

S. Stelling-Michaud, *Notice biographique* 5

R. Jakobson, *Serge Karcevski* 9

Bibliographie 14

Textes de Serge Karcevski :

Du dualisme asymétrique du signe linguistique 18
L'idée du procès dans la langue russe 25
Deux propositions dans une seule phrase 36

Comptes rendus 53

Société genevoise de linguistique. Comité 63

ÉCOLE D'INTERPRÈTES

DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

L'Ecole d'interprètes, dirigée et administrée par un professeur de la Faculté des Lettres, se consacre à l'enseignement pratique des langues vivantes, en collaboration avec la Faculté des Lettres, le Séminaire de français moderne et l'Ecole pratique de langue française.

Destinée en premier lieu aux personnes à qui des connaissances linguistiques sont indispensables dans l'exercice de leur profession (fonctionnaires diplomatiques ou consulaires, fonctionnaires d'organisations internationales, interprètes ou traducteurs de congrès, etc.), elle s'adresse également aux étudiants qui, tout en se destinant à une carrière n'exigeant en soi aucune connaissance de langues étrangères (futurs médecins, dentistes, pharmaciens, avocats, architectes, etc.) pourraient cependant avoir intérêt à savoir s'exprimer dans la langue de leurs clients étrangers. D'autres étudiants (futurs géologues, prospecteurs, médecins sur paquebots transatlantiques, ingénieurs, techniciens, bibliothécaires, éducateurs, institutrices, infirmières, etc.) pourraient, par l'étude de langues étrangères, se créer de nouvelles occasions de travail à l'étranger.

L'Ecole d'interprètes admet des élèves libres et des élèves réguliers. Les élèves réguliers préparent les examens prévus pour les diplômes de traducteur, traducteur-interprète et interprète parlementaire. Les élèves libres peuvent obtenir le certificat d'études pratiques d'une ou de plusieurs langues modernes, ainsi que des attestations d'examens semestriels.

Le programme détaillé et le règlement de l'école sont à la disposition des intéressés auprès du Secrétariat de l'Université.

Demander tous renseignements supplémentaires à M. le professeur S. Stelling-Michaud, administrateur de l'Ecole, Université de Genève, téléphone 24 66 37.

IMPRIMÉ EN SUISSE
IMPRIMERIES POPULAIRES, GENÈVE

3 AUG 1956
SHL
WITHDRAWN